

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXX, n° 19
Montréal, 15 octobre 2023
ABONNEMENTS AU
itinaire.ca



La lutte à Montréal «théâtre de l'extrême»

»» Itinérance:
Les mini-maisons
de Fredericton

»» Sous-sols d'église:
Les derniers centres
communautaires



Prenez votre temps

Les bus de nos
31 lignes fréquentes
passent très souvent*



9 lignes fréquentes
toute la journée

22 lignes fréquentes
en période de pointe

* Du lundi au vendredi, habituellement entre 2 et 12 minutes | stm.info/lignesfrequentes



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Isabelle Beaupré

Camelot n° 01277 • Âge 49 ans

Point de vente • Centre Domaine Sherbrooke/Langelier et Métro Langelier

Au cours de sa vie mouvementée, Isabelle a su maintenir certaines constantes. La principale, c'est son courage: «*Ma force intérieure par rapport à mes histoires négatives, c'est une volonté chez moi de bien-être. Le but sur la Terre c'est d'essayer d'être en paix.*»

Un autre fil, mince et fragile à certains moments de sa vie, c'est le lien qu'elle a toujours maintenu avec ses enfants, Benjamin et Lilou, maintenant jeunes adultes. Dans ses périodes d'itinérance et d'instabilité, elle les a protégés tout en gardant le contact. «*Entre l'enfance et l'adolescence, je ne savais pas trop comment expliquer ma situation sans que ça les perturbe. Je savais qu'il y avait des risques, j'avais des choses à régler. J'avais rien autour de moi. En demandant l'aide de la Direction de la Protection de la Jeunesse, ils ont eu des placements. Vu que j'étais déjà passée par le système dans mon enfance, je trouvais qu'il y avait des bons côtés.*»

Ces dernières années, les liens se sont solidifiés et régularisés. Son fils habite dans le même bâtiment qu'elle, et ils s'entraident. Ils vivent ensemble de beaux moments de rapprochement, comme ce spectacle de Philippe-Audrey Larrue-St-Jacques. À l'occasion de l'événement Camelot d'un jour, l'humoriste-philosophe avait offert à Isabelle deux billets.

Isabelle a connu plusieurs périodes d'itinérance, dont elle s'est sortie. «*C'a pas été facile. Surtout qu'à force d'être dans la rue, des fois, t'as des tickets. On peut les rembourser en faisant des travaux compensatoires*», comme elle a fait au profit de différents organismes. C'est aussi grâce à ses travaux qu'elle a commencé à sortir de chez elle, et donc de l'isolement.

Depuis six ans, elle vend les magazines de *L'itinéraire*. «*Quand je vais vendre, tous les matins, je n'ai pas de sensation négative. Ça me fait sortir de la maison et ça me permet de mieux manger. J'brise mon isolement, j'ai créé des liens. Aussi quand on écrit, ça des répercussions positives.*»

«*J'étais dans un processus de guérison quand je suis sortie de la rue*». En effet, «*après 30 ans, toute une vie sans aide médicale et psychologique*», elle reçoit un diagnostic de trouble de la personnalité limite et peut enfin entreprendre des thérapies. «*C'est un long processus pour ne plus me sentir vide à l'intérieur.*»

Un mot à l'intention de sa clientèle: «*J'aimerais les remercier de leur solidarité, de leur générosité, de leur affection. Y'a encore des gens qui sont là, près de moi, après six ans.*»

Ses comparses camelots forment aussi son entourage. Elle leur lance un message d'espoir, comme à elle-même: «*En ces temps difficiles où la hausse des prix touche tout le monde, le budget change, et les ventes diminuent. Lâchez pas, courage, persévérance!*»

Par Marie Brion • Bénévole à la rédaction

📷 KARINE BÉNÉZET



PARTENAIRES MAJEURS



Le groupe communautaire L'itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 228



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Erratum

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Dans l'article *La nouvelle cause de Catherine Harel-Bourdon: les aînés du grand âge*, édition du 1^{er} octobre 2023, quelques erreurs de chiffres ont été constatées.

Dans l'encadré de la page 11, qui présente un bref portrait chiffré de l'organisme Les Petits Frères, on aurait dû lire qu'avec l'appui de près de 3000 bénévoles, dans 12 régions du Québec, l'organisme accompagne environ 2600 aînés, dont l'âge moyen est de 84 ans. Nos excuses.

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

3\$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production



Convention de la poste
publication N°40910015,
N° d'enregistrement 10764.

Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

✉ Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

LUC DESJARDINS

Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION

VANESSA TREMBLAY

Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORZANO

Cheffe comptable

MARCELA CHAVES

Commissaire comptable

SANDRINE PAPINEAU

Adjointe administrative

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

KARINE BÉNÉZET

Journaliste, cheffe de pupitre

SIMON BOLDUC

Chargé de projet - journalisme

CARLA BRAGA

Responsable de la création visuelle

GABRIEL LAVOIE

Participant aide-journaliste

Composition de La Une CARLA BRAGA

Photo EARL GARDNER

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX

JOSÉE LABRECQUE

Directrice - Développement philanthropique

PASCALLE PLANET

Gestionnaire de communauté et contenu numérique

PATRICIA ARAGON

Créatrice de contenu - graphiste

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE

Agente de développement communautaire

ACTION COMMUNAUTAIRE

THOMAS WAYLAND

Organisateur communautaire

MAUDE M.-ROMPRÉ

Intervenante psychosociale

VINCENT OZROUT

Intervenant psychosocial

DANIEL PRINCE

Responsable de la distribution

SERVICE ALIMENTAIRE

PIERRE TOUGAS

Responsable du Café M. Paul

JEAN-CHRISTOPHE RUEL

Coordonnateur du service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE

MARILOU MAISONNEUVE

Chargée de projets

ÉMILIE BEAUDET, TRICIA O'MEARA et VINCENT COLLETTE

Responsables de la formation

JULIE CHARBONNEAU

Intervenante psychosociale

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président

NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président

YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Trésorière

KATERINE CÔTÉ - CAE

Administrateurs

CHLOÉ FRESLON - Présidente URelles

DIANE CURADEAU - Représentante des camelots

CÉLINE MARCHAND - Camelot de L'itinéraire

JOCELYNE CARRIER - Camelot de L'itinéraire

SAMIR HALAIMIA - Camelot de L'itinéraire

BÉNÉVOLES

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION,

ANITA BARSETTI et NICOLE BLAIS

Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE

et SYLVIE POIRIER

Bénévoles à la révision



Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

15 octobre 2023

Volume XXX, n° 19

Plus ça change...

Plus c'est pareil. Mais pas toujours. Car au cours des 50 dernières années, le monde a évolué à un rythme effréné. Et, depuis 10 ans, à la vitesse grand V.

Les bidules techno comme le téléphone intelligent qu'on tient dans la paume de la main, Zoom et le GPS ont, dans l'espace d'une génération, remplacé le téléphone fixe qui limitait nos déplacements par la longueur de son fil, les réunions en personne et les cartes routières difficiles à lire et à replier.

On ne se passerait plus de ces objets et applications qui ont relégué les téléphones Contempra (googlez-le, les jeunes), la télévision en couleur analogue et les télécopieurs au rang des antiquités.

Tenez, quand j'ai commencé comme journaliste pigiste il y a près de 30 ans, j'imprimais mes textes, j'identifiais les photos, en écrivant à l'endos avec un Sharpie, que je fixais avec un trombone, à mes articles imprimés. Je mettais tout ça dans une enveloppe et je prenais le bus pour aller les porter à la publication qui me les avait commandées.

Aujourd'hui, tout ça se fait par infonuagique, via Drive, WeTransfer. Grâce à l'IA, la traduction peut se faire avec DeepL, la recherche et la synthèse de certains textes avec Chat GPT. Des mots, des technologies qui n'existaient même pas il y a à peine quelques années. Mais reste qu'il faut toujours un œil humain pour s'assurer de l'exactitude des informations, quand même.

Bon, c'est un long détour pour dire que, dans le fond, la communication écrite et parlée entre des personnes et des groupes n'a pas changé tant que ça, c'est la façon que l'on communique qui a changé.

Aussi, on a toujours besoin de se retrouver, d'échanger, de partager entre nous. Ça, ça ne change pas.

Bien sûr, la pandémie a modifié la donne. Ici, à L'itinéraire, comme dans bien des milieux de travail, on bosse en hybride. Le télétravail s'est bien installé, ce qui facilite la vie lorsqu'on a des tâches qui exigent calme et concentration ou encore quand c'est une journée pédagogique ou qu'un enfant est malade. Mais il n'y a rien qui remplace le fait de consulter un.e collègue dans un cadre de porte ou de valider une idée avec ses voisins de bureau. Et oui, même se lancer des jokes plates qui terminent en fous rires collectifs.

Des lieux communs en mutation

Jadis, les salles paroissiales étaient les lieux de loisirs, de rencontres, de spectacles, de danses, de bingos, de soupers communautaires et même le théâtre de combats de lutte. On vous en parle dans les pages qui suivent. La lutte est toujours aussi populaire et elle soulève encore la passion des fans, mais ce n'est plus dans les sous-sols d'église que ça se passe.

D'ailleurs, on les voit fermer les unes après les autres, ces salles communautaires devenues trop vétustes. Les églises sont vendues, parce qu'elles ne sont plus fréquentées et qu'elles coûtent trop cher à entretenir.

Ce qui laisse des orphelins : des organismes communautaires, des groupes d'entraide, des scouts et jeannettes, des vestiaires et des soupes populaires. Celles qui sont encore ouvertes ont augmenté leurs loyers, alors que les locataires peinent à les payer.

Par quoi remplacerons-nous ces lieux autrefois accessibles et abordables ? ■



L'IT
NE
RAI
RE

18 L'IT
NE
RAI
RE
camelots
ont participé
à cette édition

SOMMI

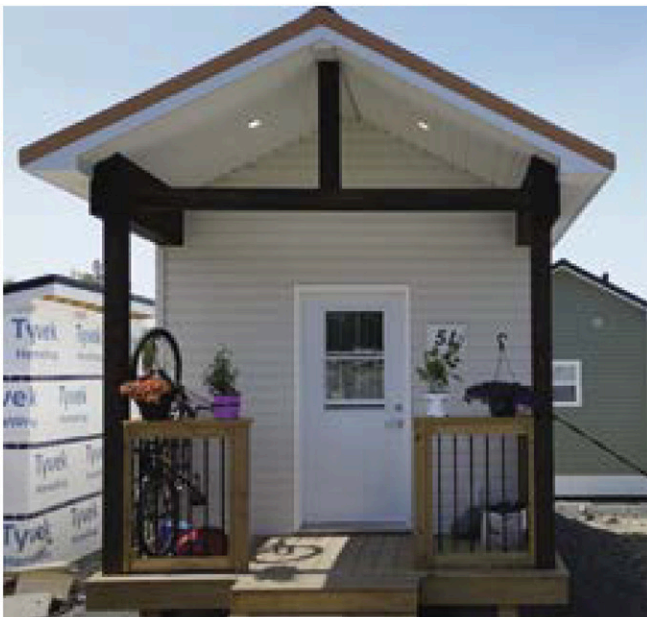
© KARINE BÉNEZET



Mots de camelots

- 3** Zoom sur Isabelle Beaupré
- 9** Mario Saint-Denis
- 9** Yvon Massicotte
- 9** Sylvain Pépin-Girard
- 32** Diane Curadeau
- 32** Agathe Melançon
- 32** Christian Tarte

© 12 NEIGHBOURS





IMMATAIRE

15 octobre 2023
Volume XXX, n° 19

- 8 Rond-point international**
- 10 Dans l'actualité**
De l'importance sociale des églises
comme lieu commun
Simon Bolduc
- 13 Rêver les services de demain**
Gabriel Lavoie
- 24 Régions**
Fredericton, Nouveau-Brunswick
Des mini-maisons qui font une méga différence
Josée Panet-Raymond
- 29 Chronique**
Tumeur ou tu meurs pas
Yvon Massicotte
- 30 Dans la tête des camelots**
La lutte et vous!
- 33 Culture**
El Diablo: Une histoire authentique
Karine Bénézet
- 40 Mieux vaut en écouter!**
Karine Bénézet
- 42 Montréalités d'ici**
Namron
- 43 C't'encore drôle**
Pier-Luc Ouellet
- 44 Détente**

À la une

Jason Paré



© EARL GARNER

7 septembre 2023, Place Pasteur à Montréal. Un ring de lutte a été monté aux abords de la rue Saint-Denis. Le Quartier Latin fête sa grande rentrée et la radio étudiante CHOQ.ca présente un spectacle de lutte en collaboration avec l'émission *Les Rois de l'Arène*.



ALLEMAGNE

Vulnérables à la violence sexuelle dans la rue

En Allemagne comme ailleurs, les personnes sans domicile fixe luttent au quotidien pour trouver un moment de tranquillité. Elles vivent constamment dans un état d'alerte, surveillant leur sécurité, leurs biens et leur environnement. Malheureusement, de nombreux cas de harcèlement sexuel dans la rue demeurent invisibles malgré une couverture médiatique importante.

Un incident à Stuttgart en juillet dernier illustre cette triste réalité. «*Alors que je me promenais avec mon chien après une visite à une clinique à Leonhardsviertel, un homme affolé s'est précipité vers moi pour demander l'utilisation de mon téléphone, relate Agapezz au journal de rue Trott-War. Il prétendait être poursuivi et agressé. J'ai accepté sa requête, mais le malaise grandissait. Pendant l'appel à la police, il m'a surpris avec un commentaire inapproprié sur mon apparence. Cette situation est malheureusement courante.*»

Depuis sa puberté, la vie d'Agapezz consiste à prendre constamment des précautions, surveillant sa tenue, sa démarche et ses interactions. «*J'ai perdu la liberté de me déplacer en toute insouciance en tant que femme.*»

Choisir ses vêtements, porter quelque chose pour se couvrir, tout cela est devenu nécessaire pour éviter d'attirer l'attention non désirée. Elle a dû développer des stratégies d'adaptation : s'habiller de manière plus masculine, paraître moins accueillante, minimiser les interactions avec des inconnus, et arriver rapidement à sa destination, de jour comme de nuit. «*Le risque d'incident augmente si je reste au même endroit trop longtemps. Je dois rester en mouvement constant, sans jamais me permettre de me détendre lorsque je suis seule, quelle que soit l'heure ou mon apparence.*»

Selon la jeune femme, il est essentiel de rappeler que les victimes ne portent jamais la responsabilité des agressions. Ce sont les agresseurs qui en sont responsables. Cependant, il est difficile de ne pas devenir méfiante, car la plupart des agressions subies par Agapezz ont été perpétrées par des hommes. «*Mon objectif n'est pas de généraliser, mais plutôt de veiller à ma propre sécurité. Je dois me protéger du mieux que je peux, même si cela signifie réfléchir à deux fois avant de dire bonjour à quelqu'un. Après chaque nouvel incident, je suis contrainte de m'endurcir davantage, de masquer mon enfant intérieur chaleureux pour éviter d'être une proie.*»

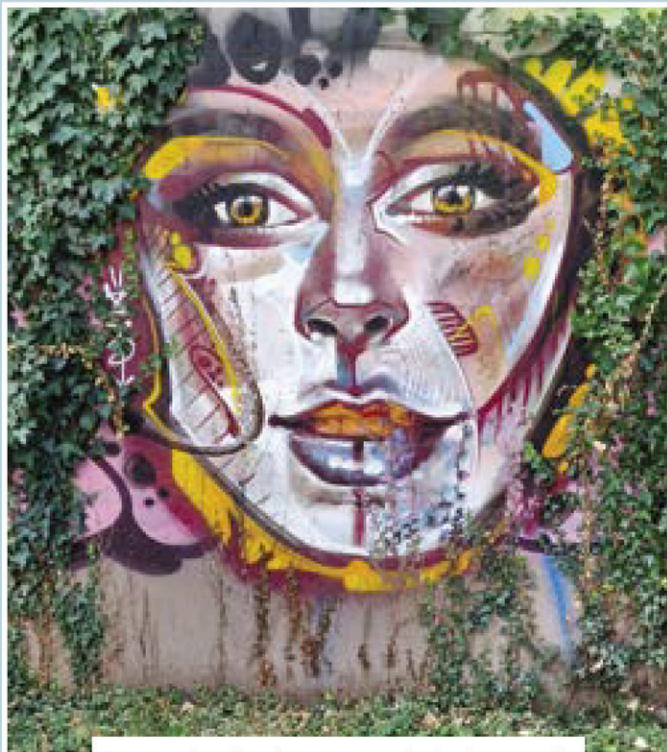
Le sexisme affecte tout le monde, que l'on soit femme, homme ou que l'on se situe entre les deux affirme-t-elle. Les hommes sont souvent conditionnés à réprimer leurs émotions et à ne pas montrer de vulnérabilité, sauf en exprimant de la colère. Les codes vestimentaires et les stéréotypes de genre créent des contraintes pour tous ceux qui les subissent. «*Il est crucial de permettre aux hommes cisgenres de vivre libres de ces contraintes, car elles peuvent entraîner la suppression de certaines parties de leur personnalité*», estime Agapezz.

La question de l'agression soulève de nombreuses réponses, faits et théories. Cependant, même avec ces connaissances, pour Agapezz, vivre la vie autonome qu'elle souhaite reste difficile. «*Le féminisme intersectionnel queer m'aide à trouver des espaces plus sûrs au quotidien*». Des centres comme le Fetz à Stuttgart, qui travaille avec des adultes victimes de violences sexuelles, offrent des cours d'affirmation de soi et d'autodéfense. Wildwasser e.V propose un refuge pour les femmes ayant subi des violences sexuelles. Weissenburg à Stuttgart est un espace sécurisé pour les personnes homosexuelles.

«*Ensemble, nous pouvons créer une société où chacun se sent en sécurité*», conclut-elle.

(Trott-war / INSP)

© ŠARENA HINKEBEIN



Femme, Vie, Liberté, une oeuvre de Jin, Jiyang, Azadi.

Je l'aime, mon neveu!

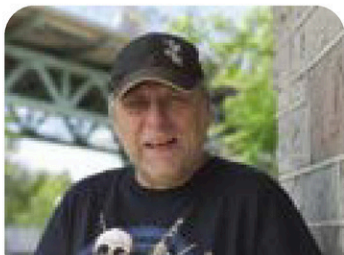
J'ai un neveu qui s'appelle Daniel. Il a 10 ans et il vit à Châteauguay. Chaque deux semaines, je le vois. C'est normal après tout, c'est le fils de mon frère, et je m'entends super bien avec.

J'ai du fun avec mon neveu! J'l'aime fort. Mon frère a des chevaux et on fait souvent du cheval, Daniel et moi. Mais là, l'écurie est en vente.

Je monte avec des selles de cowboys. On fait de la monte Western. Et à côté, mon neveu joue au soccer. C'est son père qui lui a montré à monter à cheval, et la télé, qui lui a montré le soccer. Il en fait à l'école, il a des matchs les fins de semaine. Moi, c'est la première fois que j'allais le voir jouer il y a quelques semaines, et je pense que si j'y retourne, ce sera juste pour le soutenir, une fois de temps en temps, parce que j'aime pas ce sport!

Je trouve ça trop long, puis y a pas d'action, y a pas de placage. T'as le droit de rien faire. T'as pas le droit de toucher le ballon avec tes mains, t'as pas le droit de toucher les autres joueurs.

J'aurais préféré qu'il fasse du hockey... Je lui aurais dit de faire comme son oncle! Mais j'irai pas lui dire ça, et je pense même lui acheter un ballon de soccer pour Noël! Je l'aime ben gros mon neveu!



MARIO SAINT-DENIS
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Confidences

Un jour, une femme assise dans une auto comme passagère m'a adressé la parole: «*Je ne vous achète jamais le magazine, mais ça fait des années que je vous vois parler à tout le monde, on dirait que vous êtes leur psychologue, ou comme si vous étiez de grands amis. Vous parlez à toutes et tous même s'ils ne sont pas vos clients.*»

Je lui ai répondu que ça fait 16 ans que je suis dans le quartier et que tout le monde me connaît. Certaines fois eux aussi passent des moments difficiles et se confient à moi. Que ce soit sur la mort de leur conjoint ou d'un ami proche, la décision ou la nécessité d'aller en résidence ou en CHSLD, de déménager parce qu'ils n'ont plus les moyens de se payer un toit dans ce quartier où les gens vieillissent et ont des revenus qui ne suivent pas l'augmentation du coût de la vie, ou encore d'abandonner la voiture parce qu'ils n'ont plus les mêmes réflexes à un certain âge.

Tout ça pour vous dire qu'aujourd'hui c'est moi qui ai besoin de leur écoute pour traverser une grande épreuve. Tous sont là pour me prêter un réconfort. Si vous voulez savoir ce que je dois affronter, vous n'avez qu'à vous rendre à la page 29 de ce numéro et vous comprendrez.



YVON MASSICOTTE
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ-DE-MONTRÉAL ET
CH. CÔTE-DES-NEIGES ENTRE QUEEN-MARY ET JEAN-BRILLANT

Avez-vous peur de l'Halloween?

C'est la fin du mois d'octobre et on sait ce que ça veut dire: ce sera l'Halloween. C'était aussi la fête de ma mère, le 6 octobre.

Pour l'Halloween j'ai prévu de donner des bonbons aux enfants déguisés, comme l'an passé, avec mon frère et ma mère. On avait de la musique et des décorations. Ma mère aime beaucoup donner des bonbons aux tout-petits qui commencent à découvrir ça. J'aime voir leur visage heureux. Certains ont peur de nos costumes, ce qui est un peu normal. Alors on enlève nos masques et on leur dit doucement que tout va bien.

Au mois d'octobre, il y a beaucoup de films d'horreur qui sortent au cinéma ou en DVD. Je suis un adepte des films d'horreur, donc je dois garder beaucoup d'argent pour acheter des DVD ou pour aller au cinéma et aussi pour acheter mon costume. Ça coûte un peu cher, comme on sait. Mais des fois on peut avoir de bons rabais dans les boutiques spécialisées. Comme j'ai déjà eu sur un masque en métal. Il y avait juste certains morceaux à recoller. Ma mère s'en est très bien occupée. Porter des masques me fait me sentir bien. Je passe incognito. Il n'y a aucun jugement cette journée-là, les gens sont joyeux.

Je trouve qu'il y a moins de monde qu'avant qui donne des bonbons. Mais il y a autant de passants qui viennent en chercher.

Si vous fêtez l'Halloween, assurez-vous de le faire en sécurité avec vos proches.

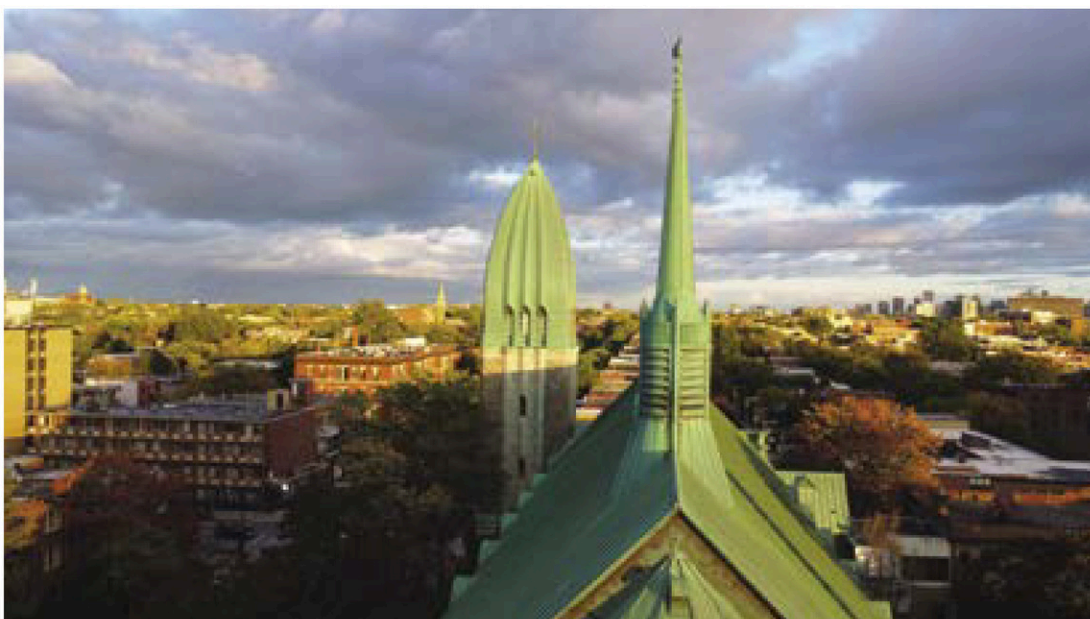
Bonne Halloween!



SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PARTICIPANT À LA CUISINE



De l'importance sociale des églises comme lieu commun



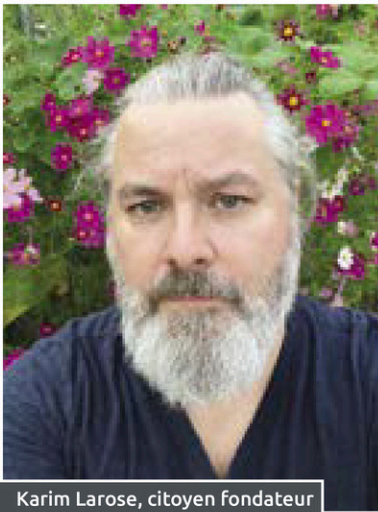
© RODRIGUE ESCAYOLA

Si le clergé catholique a bâti un patrimoine religieux impressionnant et imposant à Montréal (et au Québec), au-delà de la foi et de l'architecture monumentale, les églises ont et continuent de jouer un rôle crucial dans la création et le développement du mouvement communautaire laïque de la province, mais pour combien de temps encore?

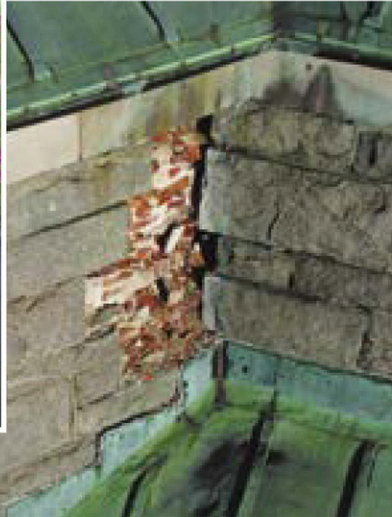
En 2022, selon le Conseil du patrimoine religieux, ce sont 16 églises qui ont fermé et quatre qui ont été démolies. Depuis 2003, 280 lieux de culte ont fermé leurs portes ou été rasés au Québec.

Des clochers usés

Il y en a des clochers d'église à Montréal. Moins que 1000, selon l'expression populaire mais tout de même: 214 églises et 189 paroisses composent le diocèse de Montréal. Au-delà de ces bâtiments impressionnants appartenant à l'effort des générations d'avant, les églises ont joué un rôle important dans le tissu social des quartiers. Mais le défi reste à sauver, repenser et donner une autre vocation – laïque – à ces lieux, au cœur de nos espaces publics de rencontres. Devant l'indifférence, le silence et l'attentisme de beaucoup d'administrateurs de paroisse et de conseils de fabrique, c'est une véritable course contre la montre pour sauver les églises mal en point.



Karim Larose, citoyen fondateur du groupe Portes Ouvertes.



PHOTOS KARIN LAROSE

Photos par drone prises lors de la visite de Portes Ouvertes à l'église Saint-Arsène.

Des citoyens préoccupés

Le cas de l'église Saint-Arsène, dans Rosemont-La-Petite-Patrie, témoigne de ce laisser-aller. La bâtisse dépérit au risque de n'être plus récupérable d'ici quelques mois, ou d'années au plus, selon Karim Larose, citoyen qui a fondé le groupe Portes Ouvertes, une mobilisation pour analyser, s'interroger et proposer des solutions de rechange aux églises qui tombent en ruine dans les quartiers Villeray et Petite-Patrie.

À l'aide d'une vingtaine de citoyens, il a produit le document d'une trentaine de pages *Faire route commune – L'église Saint-Arsène, ses citoyens et le quartier*, dans lequel différents projets déjà réalisés sont donnés en exemple pour inspirer la sauvegarde du lieu, qui, comme en témoignent les photos prises lors d'une inspection du comité citoyen, est en décrépitude.

«Ce qui m'intéresse, c'est la question du tissu social, dit-il. L'idée de Portes Ouvertes est de réfléchir plus largement aux fonctions futures de ces lieux imposants dans l'espace public. Parce que je me suis vite rendu compte que si ce genre de comité citoyen n'existait pas autour de l'avenir des églises, elles vont juste dépérir, et on est en droit de se demander à quoi pourrait ressembler Montréal dans 30 ans si on ne fait rien.»

Dans le document produit à l'attention des décideurs de l'église Saint-Arsène, le collectif mené par M. Larose propose différents modèles dont pourrait s'inspirer le conseil de fabrique pour sauver leur bâtisse. Par exemple, la création d'un espace multifonctionnel dans la nef de l'église, un espace de motricité (l'église est située entre un CHSLD et une école primaire) qui pourrait servir différentes populations, ou encore, comme le dit Karim Larose au téléphone, «faire des centres d'échange, de revenir à la tradition du bazar et de faire communauté, dans une perspective d'un lieu de rencontre comme ce l'était à l'époque, mais cette fois-ci laïque.»

Si rien n'est fait, il en va également de l'avenir des groupes communautaires ou d'entraide qui sont déjà locataires de ces lieux et qui doivent se relocaliser pour poursuivre leurs missions, explique M. Larose.

Des exemples

«Avec un peu de vision, les églises seraient les poumons communautaires d'une certaine ambition», formule Karim Larose. Sans une volonté forte et l'intervention des instances municipales, laissées aux seules mains des conseils de fabrique et du diocèse de Montréal, il y a peu d'espoir de voir des transformations réussies. Pourtant, des exemples positifs existent, estime-t-il.

L'église Saint-Raphaël-Archange, à l'Île-Bizard, est devenue en 2020 une maison de soins palliatifs avec l'accord de l'archidiocèse, qui reste propriétaire. Un projet de transformation évalué à 6,45 millions. En comparaison, la construction de la maison Marie-Élisabeth à Rimouski a coûté 2,1 millions, en 2010.

La Church of the Ascension, une magnifique église anglicane datant de 1905 dans le Mile End, est devenue en 2012 la bibliothèque Mordecai-Richler, 25 ans après sa mise en vente et grâce au Comité des citoyens du Mile End qui ont pressé le diocèse, la Ville de Montréal, la bibliothèque existante mais désuète et les résidents du quartier à sauver ce bijou patrimonial.

Par ailleurs, l'église Notre-Dame de Granby s'est transformée en salle multifonctionnelle et en pavillon pour les étudiants aux techniques de génie mécanique et de génie industriel.

Des bâtiments à nous

«Les églises, ce n'est pas Rome qui a payé pour ça, ce sont les citoyens qui les ont payées et construites», rappelle Karim Larose. Pour lui, c'est «l'attentisme» des pouvoirs publics et des conseils de fabrique qui est préoccupant. «Il faut penser ces projets avec de l'appétit, dit-il. À partir du moment où la Ville va tordre un peu le bras aux administrations des églises, on pourra peut-être espérer un peu d'ouverture de ces gens qui, et c'est normal, ne veulent pas prendre l'odieux et avouer que leur église doit s'ouvrir à autres choses. Personne ne veut être le capitaine du bateau au moment où il coule.»

Portes Ouvertes tente d'éviter le pire, soit la démolition de ces bâtiments, plus précisément l'église Saint-Arsène et celles des quartiers Villeray et Rosemont-La-Petite-Patrie. «Sur une douzaine d'églises, on peut prévoir qu'il va en rester deux ou trois dans l'état des lieux actuels.» ■

Se questionner sur sa juste mesure

L'ennui, le stress, un rythme de vie bousculé par des horaires irréguliers, une pandémie... Bon nombre de motifs justifient la consommation d'alcool.

Réfléchir à ses habitudes de consommation, en tenant compte de sa santé mentale et physique, et en apprendre davantage sur des sujets tels que *l'hangxiété*, les vulnérabilités individuelles (âge, poids, génétique, etc.) ou encore le mix alcool et cannabis, sont autant de bons réflexes à adopter pour trouver sa juste mesure.

Quelle juste mesure?

En matière de consommation d'alcool, la science évolue et nous indique qu'il n'y a pas UNE juste mesure. Il y a plutôt des tendances et des statistiques. C'est en ce sens que la campagne automnale 2023 proposée par Educ'alcool «*Se questionner, c'est trouver sa juste mesure.*» a été dessinée. Une campagne qui vise à permettre à chaque individu de commencer ou continuer sa réflexion sur sa consommation d'alcool, sans jugement, et en toute bienveillance.

Les études menées en 2023 démontrent que la pandémie a modifié, pour certains qui consommaient déjà de l'alcool, la manière et la fréquence de leur consommation. De plus, cette augmentation est marquée par une augmentation de la consommation excessive (+5 consommations en une occasion chez les hommes et 4+ chez les femmes).

En cause? Une multitude de facteurs accentués par la pandémie, dont une santé mentale passable ou mauvaise, le télétravail imposé pour d'autres, un sentiment d'isolement et de solitude, etc.

22% des Québécois.e.s qui consomment de l'alcool perçoivent des effets négatifs de l'alcool sur la santé physique tels que la fatigue, ou encore des difficultés cardiovasculaires.

Le Québec, une population responsable

Malgré tout, on constate au Québec une augmentation du nombre de buveurs qui cherchent à réduire leur consommation d'alcool.

47% des Québécois.e.s affirme vouloir réduire leur consommation d'alcool;
59% des Québécois.e.s consommateurs affirment boire la quantité qui leur plaît;
Au Québec, 84% des hommes et 79% des femmes consomment de l'alcool.

hangxiété: Mot-valise formé à partir des termes *hangover* qui signifie lendemain de veille, et *anxiété*.

Des Québécois responsables

Les plus récentes données comparatives entre le Québec et le reste du Canada affirment en outre que les Québécois.e.s consomment moins d'alcool que la plupart des autres Canadien.ne.s.

Le Québec occupe la cinquième place au pays en ce qui concerne le nombre de litres achetés par buveur d'alcool, derrière le Nouveau-Brunswick, le Manitoba, la Saskatchewan et l'Ontario.

Des données qui se répercutent sur les routes de la Belle Province dont 87% des consommateurs-conducteurs estiment inacceptable de conduire après avoir consommé deux verres dans la dernière heure.

Un bilan plutôt encourageant et à partager.

Et vous, quelle est votre juste mesure?

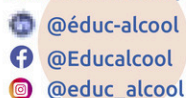


SANS FAIRE LA MORALE

83% des Québécois.e.s savent que consommer de l'alcool peut causer certains cancers, contre seulement **25%** dans le reste du Canada.

En 2016, sur l'ensemble des décès attribuables à la consommation d'alcool dans le monde, **29%** étaient dus à des blessures, **21%** à des maladies digestives, **19%** à des maladies cardiovasculaires, **13%** à des maladies infectieuses et **12%** à des cancers.

www.educalcool.qc.ca

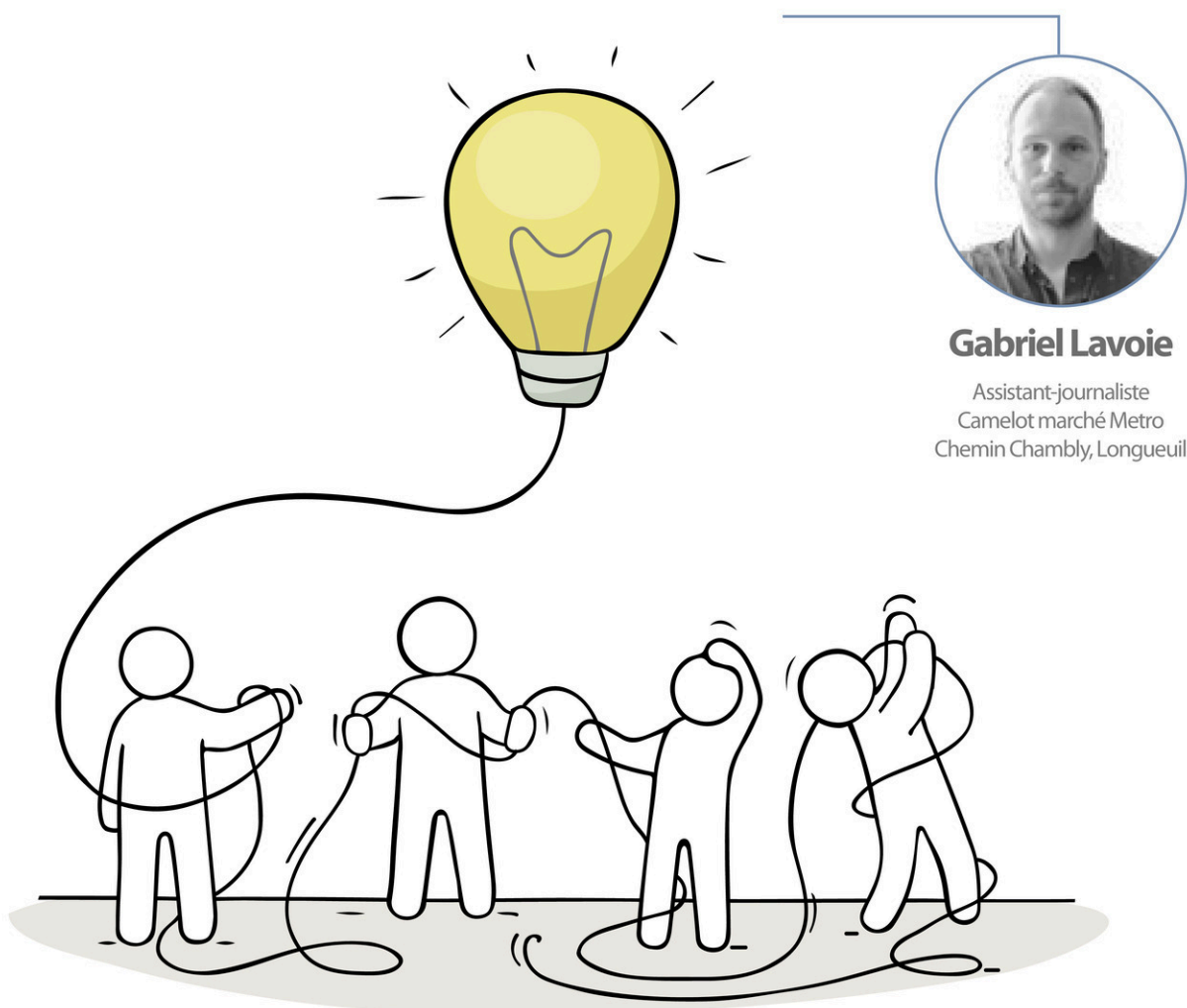


Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

Rêver les services de demain

En septembre a eu lieu la 3^e édition du mois de la parole collective en santé mentale sous l'angle *Rêver les services de demain*. L'événement, créé et organisé par le projet Représent'Action de l'AGIDD-SMQ (Association des groupes d'intervention en défense des droits en santé mentale Québec), vise à représenter et à souligner l'implication et la reprise du pouvoir des personnes vivant ou ayant vécu des problèmes de santé mentale. Comment? En les encourageant à s'impliquer dans les décisions et les projets du réseau de la santé.



Gabriel Lavoie

Assistant-journaliste
Camelot marché Metro
Chemin Chambly, Longueuil





Depuis peu, le ministère de la Santé et des Services sociaux recommande la participation des utilisateurs de services dans la planification des soins. Le résultat d'un travail sans relâche d'organismes investis en santé mentale, qui a bonifié le plan d'action en Santé mentale 2022-2026. Avec cette bonification, un financement est obtenu pour l'organisation du Mois de la Parole collective, dans toutes les régions du Québec.

Rêver les services de demain

C'était le thème du mois. Des activités ont été offertes, dont le panel *Une organisation des services en santé mentale qui facilite la vie*. Tenu à l'Université d'Ottawa, les panélistes, notamment des chercheurs d'universités, étaient présents ainsi que des «personnes premières concernées». Qu'est-ce que ça veut dire? Simplement qu'elles sont utilisatrices de services de santé ou vivent un problème de santé mentale. Tout un vocabulaire qui incite à la participation.

Le partage des dernières recherches a fait ressortir beaucoup d'idées: instaurer un «centre apaisant» pour se détendre, développer des structures facilitantes pour des services proches de la communauté avec un accès facile et rapide, donner des services plus humains où les déterminants sociaux sont pris en compte, comme la qualité du logement ou la pauvreté, les liens avec la famille, la situation géographique, etc.

«Ce sont des informations vraiment précieuses, axées sur l'individu, l'humanité, l'empathie. Je trouve que c'est quelque chose dont on a vraiment besoin dans la société.»

Ann-Esther Lehmann, auditrice du panel *Organisation des services en santé mentale qui facilite la vie* et stagiaire en travail social pour Droit-Accès de l'Outaouais.

Pour en savoir plus, *L'itinéraire* s'est entretenu avec Marité Lord et Claudia Barabé, chargées de projet pour Représent'Action SMQ.



Marité Lord

Claudia Barabé

Qui a eu l'idée du mois de la parole collective?

Marité Lord: L'initiative vient de l'Estrie. De Sandra Côté, qui trouvait intéressant d'avoir un événement récurrent, chaque année, pour faire la promotion de la participation citoyenne en santé mentale. Au début, on parlait d'une journée nationale. Ça fini par un mois parce que ce format permet d'organiser plus d'activités et de faire participer les gens.

Que peut changer socialement ce genre d'événement?

Marité Lord: Ça permet à tout le monde de s'exprimer à travers des représentants qui vont à des tables de concertation. Il n'y a plus d'experts qui prennent les décisions de quoi mettre en place pour tout le monde. Ultiment, les gens qui vivent les choses, c'est eux les experts, c'est eux qui vont vivre ces choix-là.

Claudia Barabé: Quand on fait des événements comme ça, oui, il faut que les personnes y prennent part, et qu'on entende leurs paroles. Encore une fois, le thème de cette année «Rêver les services de demain» a été choisi par des personnes utilisatrices. Les choix des activités aussi viennent d'elles. Ça a un poids collectif et au niveau individuel, ça augmente l'estime de soi.

Prendre parole, qu'est-ce que ça signifie?

Marité Lord: Si tu prends la parole et que tu cries dans le vide, ça ne sert à rien, ça prend aussi l'oreille à l'autre bout, et c'est ça qu'on fait avec le mois de la parole collective. On veut qu'il y ait le plus de monde possible qui croit à l'importance de la parole des personnes premières concernées. On essaie donc le plus possible d'aller chercher des alliés, qui aident à porter le message, puis à ouvrir des portes. Plus il y a de monde qui parle, mieux c'est pour les services. ■



Le journal du mois de la parole collective

Cette année, le comité d'organisation et des utilisateurs de service ont mis la main à la pâte pour produire la 2^e édition *Le Journal* du Mois de la parole collective. Un médium qui occupe une place importante puisque son édition a réuni bon nombre d'organismes communautaires, de groupes d'entraide... «Ce qui est le fun avec le journal, décrit Claudia Barabé, c'est que la parole peut prendre différentes formes, par des œuvres, par des textes, etc. La parole n'est pas obligée d'être verbale.» L'an passé, une trentaine de personnes avaient écrit dedans. «Cette année, c'est encore plus», souligne avec satisfaction la chargée de projet.



La lutte à Montréal

« théâtre de l'extrême »

— Jason Paré • collaboration spéciale

7 septembre 2023, Place Pasteur à Montréal. Un ring de lutte a été monté aux abords de la rue Saint-Denis. Le Quartier Latin fête sa grande rentrée et la radio étudiante CHOQ.ca présente un spectacle de lutte en collaboration avec l'émission *Les Rois de l'Arène*.



Le premier combat inclut quatre lutteurs, chacun d'eux représentant une radio étudiante de Montréal. Sous les acclamations de la foule, Mathis Myre de CHOQ.ca remporte l'affrontement, mais soudain, un intrus vient narguer les quatre lutteurs. Immense, l'homme porte un chandail avec l'inscription de Meta MAN. Les quatre lutteurs représentant les radios étudiantes se liguent contre lui, mais peine perdue. Meta MAN est trop fort et trop gros pour eux. Heureusement, un autre géant vient leur prêter main forte : Franky the Mobster!

Le concept en soi n'est pas nouveau : les enjeux de société qui font l'actualité se retrouvent dans le ring, mais l'approche n'est plus la même qu'auparavant. De nos jours, on joue moins sur les stéréotypes, raconte Jean-François Kelly, coanimateur de l'émission *Les Rois de l'Arène*, consacrée au monde de la lutte.

« Dans les années 1980, Hulk Hogan luttait contre des représentants de pays étrangers. Ça ne se fait pas en 2023. On met plutôt l'accent sur les gens qui essaient de nous contrôler, comme Meta », soutient Jean-François, un passionné qui a commenté la lutte sur les ondes de RDS pendant 25 ans.

La lutte pose donc un regard sur la société et propose un combat contre les figures d'autorité, renchérit le dramaturge Maxime Champagne qui collabore également à l'émission *Les Rois de l'Arène*.

« Ce qui m'intéresse, c'est toute la dramaturgie autour de la lutte, soutient Maxime. La narratologie ; comment on construit des matchs ; comment on fait le booking ; comment on construit la storyline. Ce n'est pas du tout le même format que le théâtre ou une série télé. C'est vraiment une autre manière de raconter. »



En plus d'être un sport plus athlétique que par le passé, les personnages sont beaucoup plus proches du réel, explique-t-il. Les lutteurs incarnent une variation d'eux-mêmes. Ils ne sont plus habillés en «sultan arabe», comme à l'époque d'Abdullah the Butcher.

C'est le cas de **Yayne Harrison**, un jeune lutteur de 21 ans qui a remporté la ceinture de CHOQ lors du spectacle du 7 septembre.

«Yayne Harrison, c'est Yanic Brouillette X1000. Il prend ses qualités et ses défauts et il les accentue», affirme Jean-François.

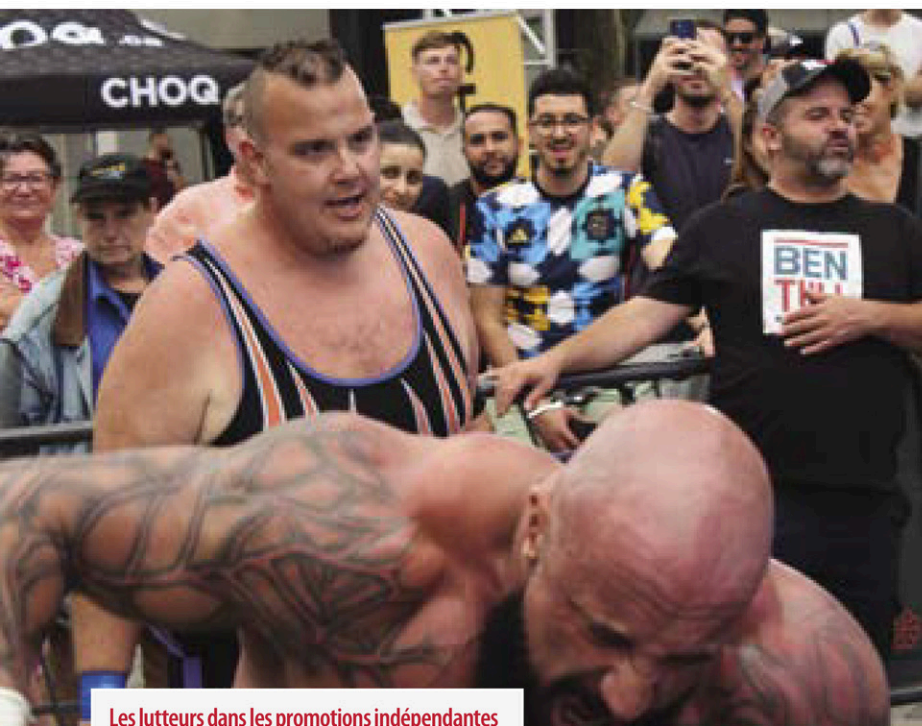
Yayne fait de la lutte depuis deux ans, mais déjà, il n'a plus besoin de contacter lui-même les promoteurs pour faire des combats.

«Depuis que je suis tout petit, je veux faire de la lutte comme d'autres souhaitent jouer dans la LNH», raconte le jeune lutteur qui fera bientôt une tournée en Europe.



Yayne Harrison est devenu le détenteur de la ceinture CHOQ.ca après un duel âprement disputé face à Zak Patterson.

Crédit: Marc Bizouard pour Les Rois de l'Arène



Les lutteurs dans les promotions indépendantes peuvent entrer en interaction avec le public et vice versa, ce qui est plus difficile lors d'un gala au Centre Bell.

Crédit: Jason Paré

L'importance d'un bon scénario

À l'image du cinéma hollywoodien, la popularité de la lutte est cyclique, au gré de la qualité des scénarios proposés. L'histoire est donc primordiale pour accrocher les spectateurs à la lutte, qualifiée de théâtre interactif extrême par Jean-François Kelly.

«La lutte, c'est arrangé, mais on s'arrange pour que ce soit bon, dit-il sous les rires complices de ses comparses. Si on va voir un autre sport de combat comme la boxe ou le MMA [arts martiaux mixtes], ce n'est pas sûr qu'on va passer une belle soirée. Il peut avoir plusieurs combats plates sur une carte de boxe.»

Bien qu'une structure de base soit prédéterminée pour le déroulement d'un combat, les lutteurs et les promoteurs font une place non négligeable à l'improvisation. Ainsi, si le public n'embarque pas dans la proposition, les lutteurs s'ajustent afin de s'assurer que le divertissement soit bien au rendez-vous. Même l'issue d'un combat peut changer en cours de route.

«Le spectateur a un pouvoir sur ce qui se réalise», confirme Maxime Champagne.

À la lutte, il y a un dialogue entre le public et les lutteurs. Ça repose beaucoup sur l'ambiance. Il n'y a rien qui ressemble à la lutte.

- Maxime Champagne

Une description s'approchant de la vision que Simon Lacroix –adepte de lutte depuis l'enfance– a également de cette discipline.

«On dirait qu'il y a tout dans la lutte, dit-il. C'est une performance à la fois sportive et théâtrale. Ça peut être humoristique ou hyper violent, tout dépendant de la catégorie de lutte que tu vas regarder.»

La lutte au Québec a en revanche bien changé depuis que l'Auditorium de Verdun a accueilli son premier gala de lutte en mars 1940 et que la télévision de Radio-Canada a diffusé des matchs de lutte tous les mercredis, en direct du Forum de Montréal, tout juste après *La famille Plouffe*.

Connu pour être l'une des deux têtes pensantes de Total Crap qui présente régulièrement des vieux extraits télévisés de lutte québécoise lors de leurs soirées de projection, Simon Lacroix explique qu'avant les années 1980, les fédérations de lutte canadienne et américaine étaient divisées par territoire. «À l'époque, tu avais le territoire du Québec, du Nord-Est des États-Unis, du Texas, etc. Ce n'était pas le même marché.»

Tout a changé avec l'arrivée de la World Wrestling Federation (WWF) –rebaptisée la World Wrestling Entertainment (WWE) en 2002– raconte Simon. «Vince McMahon a conquis tous les territoires. Il les a soit achetés ou mis hors-jeu. Il a fait la même affaire avec Montréal, vers la moitié des années 1980», explique-t-il en parlant du célèbre promoteur d'événements.

Une annexion qui a sonné le glas de la promotion Lutte internationale qui «faisait le tour du Québec et présentait des shows quasiment chaque soir», mentionne-t-il.

En revanche, selon Louis-Michel Lelièvre, journaliste sportif et collaborateur à l'émission *Les Rois de l'Arène*, l'arrivée des réseaux sociaux et du *streaming* auraient permis aux fédérations indépendantes d'avoir une plus grande visibilité.

«C'est le cas avec la *All Elite Wrestling (AEW)* qui a été créée par des lutteurs en 2019», ajoute Louis-Michel.



De divas à lutteuses

L'une des choses qui semblent aussi avoir changé dans le monde de la lutte, c'est la présence de plus en plus grande de lutteuses.

«À une époque, les femmes étaient reléguées à manager, après il y eu une période diva où elles étaient sexualisées et objectivées, se remémore Maxime Champagne. Maintenant, on fait face à des lutteuses qui sont des athlètes et qui ont pleins pouvoirs.»

Simon Lacroix précise en revanche que la lutte féminine ne date pas d'hier. «Au début des années 1980 lorsque la WWF a pris de l'expansion, il y avait Wendi Richter qui était championne, Fabulous Moolah aussi, mais ça s'est perdu un peu.»

Après un passage à vide au tournant des années 1990 où le rôle des femmes était plutôt secondaire, ce sont de vraies lutteuses qui vont combattre dans le ring de nos jours. «Elles prennent part à l'action et il y a même des combats d'une fille contre un gars», explique Simon.

Jean-François Kelly dit apprécier tout particulièrement la lutteuse québécoise Loue O'Farrell. «C'est ma préférée, parce qu'elle innove, soutient-il. Elle a commencé à lutter directement avec des gars. Il n'y avait pas de tabou lorsqu'elle a commencé.»

Selon Jean-François Kelly, depuis que les gens savent que c'est du divertissement sportif, ils trouvent ça beau de voir une femme lutter contre un homme et ce n'est plus perçu négativement si ce dernier se défend.

«Il y a aussi LuFisto qui a innové et qui a lutté contre des gars aux États-Unis et au Québec, ajoute-t-il. C'est l'une des premières à avoir rendu ça mainstream.»

Une lutteuse qui faisait des matchs hardcore avec des tables, du verre, du feu, ajoute Maxime, ce qui était inédit à l'époque.

Loue O'Farrell
célébrant une
victoire contre
Jessika Black.

Crédit : Marc Bizouard

Une pionnière

LuFisto a à peine 16 ans lorsqu'elle commence à faire de la lutte à la fin des années 1990. À l'époque, elle s'appelle Lucifer.

«Je jouais dans un groupe de musique. Mon drummer était un gros fan de lutte et il voulait que je regarde ça absolument à cause du lutteur Undertaker.»

Contaminée par la passion de son ami, elle commence à assister à des spectacles de lutte, dont ceux présentés au Forum de Montréal, mais également dans d'autres villes du pays.

Ainsi, lorsqu'une école de lutte ouvre à Sorel, elle n'hésite pas à s'y inscrire.

«J'étais la seule fille de la classe de 25, se remémore-t-elle. On me disait que j'étais trop petite, que ce n'était pas pour les filles.»

Au lieu de la décourager, ces commentaires la poussent à continuer, LuFisto souhaitant prouver que les femmes peuvent faire de la lutte.

Comme il y a peu de lutteuses à l'époque, LuFisto fait des pieds et des mains afin de pouvoir lutter contre des hommes. Elle y parvient et participe à des combats mixtes en Ontario, mais également aux États-Unis. Une formule qui était encore tabou à la fin des années 1990.

«On trouvait que ce n'était pas réaliste qu'une femme se batte contre un homme. Il y avait beaucoup de gens qui disaient aussi que j'allais montrer de la violence domestique.»

Un argument qui la met en colère, car contrairement à une femme qui subit de la violence dans son couple, LuFisto fait le choix comme athlète de se battre contre des hommes.

«Parfois, les lutteurs étaient insultés d'affronter une fille, alors je me faisais pas mal brasser. Heureusement, avec les années, ça beaucoup changé.»

Ainsi, selon LuFisto, le public s'interroge moins de nos jours sur le genre de la personne, mais veut surtout savoir si elle est compétente.

Cependant, qu'on soit un homme ou une femme, la lutte demeure une activité difficile pour le corps, surtout lorsqu'on participe à des spectacles toutes les fins de semaines, admet la femme de 43 ans.

«C'est demandant. Je n'ai pas de ligaments croisés dans mon genou; j'ai les épaules qui débarquent toutes seules; c'est sûr que mon corps paye le prix.»

N'empêche, LuFisto aime profondément la lutte et a été une pionnière pour les femmes lutteuses à de nombreuses reprises. En plus de permettre un dépassement de soi, la lutte est une forme d'art, ce que LuFisto apprécie tout particulièrement puisqu'elle s'est toujours considérée comme une artiste.

«C'est un sport, c'est un spectacle, c'est de l'art dramatique, c'est de la création, c'est vraiment plein de choses à la fois.»



À la suite d'une plainte en 2003, la Commission athlétique de l'Ontario (CAO) interdit à LuFisto de se produire dans la province, évoquant une vieille clause stipulant que les femmes ne peuvent pas lutter contre des hommes. La lutteuse dépose alors une plainte auprès de la Commission ontarienne des droits de la personne et parvient à avoir gain de cause quatre ans plus tard.



Au cours de sa carrière, LuFisto a lutté au Canada, au Japon, aux États-Unis, au Mexique et en Europe.

Crédit: Earl Gardner



L'ICW, la plus vieille promotion de lutte à Montréal



Depuis 33 ans, la ICW organise des spectacles de lutte dans l'est de Montréal.

Crédit : Collection Ludger Proulx

Fondé en 1990, l'Inter-Championship Wrestling (ICW) a fait les beaux jours de la lutte indépendante à Montréal pendant près de 20 ans, occupant le sous-sol de diverses églises de l'est de la ville tous les samedis soirs.

Son fondateur, le lutteur et promoteur Ludger Proulx n'est pas tombé loin de l'arbre, puisque son oncle Tarzan Simard et son père Bertrand Proulx ont fait de la lutte. Une passion également transmise à son frère, Serge Proulx.

Tout débute pour lui aux Loisirs St-Jean-Baptiste, géré par Pat Girard. «*La plupart des lutteurs du Québec ont commencé aux Loisirs et les plus grands noms viennent de là*», affirme Ludger Proulx.

C'est d'ailleurs Pat Girard qui initie Ludger Proulx au booking. Donc, lorsque les Loisirs St-Jean-Baptiste ferment leurs portes et que Pat prend sa retraite, Ludger Proulx lance la ICW.

L'une des raisons pour lesquelles Ludger Proulx tenait à l'époque à organiser ses spectacles dans les sous-sols d'église, c'était pour les aider financièrement.

Au début des années 1990, les galas de l'ICW ont lieu à l'église Nativité-de-la-Sainte-Vierge-d'Hochelaga. Chaque semaine, de 300 à 400 personnes assistent à l'événement. Coût d'entrée: 3\$

«*Je me rappelle, j'y suis allé une fois, j'avais 9 ans, raconte le lutteur James Saint. La salle était pleine et dans le temps, tu avais le droit de fumer. Il y avait de la boucane en tabarnouche!*»

«*Quelle belle époque!*», renchérit Ludger.

Si James Saint aime la lutte depuis son plus jeune âge, il commence à apprendre le métier à l'école de l'ICW en 2010. Il a alors 26 ans.

«*En 2010, j'ai eu des problèmes avec l'alcool et je me suis sorti de ça. Une personne que je côtoyais m'a demandé si j'avais des rêves. Je lui ai répondu : faire de la lutte.*»

Depuis ce temps, il n'a jamais cessé. James préfère être le heel, c'est-à-dire le lutteur «méchant». «*C'est là que tu fais le plus de l'impro. Le public me crie des bêtises et ça leur fait du bien. Moi, j'adore ça.*»

Lors du 25^e anniversaire de la ICW, Ludger Proulx parle de prendre sa retraite. Il est alors âgé de 50 ans. Mais, huit ans plus tard, il est toujours là.

«*Ceux qui devaient prendre ma relève se sont retirés*», explique le principal intéressé, ajoutant qu'il souhaite que James reprenne le flambeau. «*On n'est pas éternel sur la Terre. Des blessures, j'en ai subi trop pour la lutte.*»

Un défi que le lutteur de 39 ans compte bien relever.

«*Je suis en train d'apprendre*, explique James. [Ludger] m'a demandé cette année de faire avec lui du booking pour savoir comment faire des spectacles, des matchs, qu'est-ce qui attire, qu'est-ce qui n'attire pas. C'est quelque chose de très dur et d'inconnu pour moi.»

Depuis la pandémie, l'ICW a réduit le rythme, présentant moins de spectacles. En abandonnant la formule hebdomadaire, l'organisation a cessé du coup de donner des cours de lutte.

«*Ç'a fait du bien de vivre les fins de semaine. Une fois par mois, c'est en masse*», dit Ludger, mais James espère pouvoir redonner ses lettres de noblesse à la ICW. Selon lui, c'est grâce à elle s'il y a maintenant plusieurs promotions au Québec.

«*Je veux ramener la ICW à son prestige qu'elle avait. Je ne veux pas avoir les mêmes lutteurs et le même style que tous les autres. C'est grâce à [Ludger] qu'il y a encore de la lutte au Québec. Presque tous les tops au Québec des années 1990 à 2008 sont passés à la ICW.*»

Trop de promotions à Montréal?

James Saint considère en revanche qu'il y a trop de promotions à Montréal, autour de neuf selon son décompte.

«En région, il y a minimalement 200 personnes qui assistent à un spectacle. Ça, c'est vraiment une bonne salle. À Montréal, avoir 100 personnes, c'est très dur.»

Une affirmation que Ludger Proulx approuve.

«C'est trop, parce que les lutteurs sont partout. C'est pour ça que nous autres on essaie maintenant de booker des gars qui ne luttent pas à Montréal. Ça ne donne rien de booker un gars qui lutte deux-trois fois par mois à Montréal.»

Un vaste débat sur lequel l'équipe de l'émission *Les Rois de l'Arène* ne s'entend pas. Louis-Michel Lelièvre considère qu'il n'y en a pas trop puisque chaque promotion s'adresse à un public différent. «Je pense à la IWS [International Wrestling Syndicate] qui est plus hardcore. Il y a des combats de table, du sang, certains trucs que certains fans vont apprécier», soutient-il.

En plus d'avoir sa propre école de lutte et d'être diffusée par FITE TV sur le web, la IWS «fait aussi venir des grosses vedettes du circuit américain», renchérit Simon Lacroix.

Pour ceux et celles qui préfèrent les gros shows pyrotechniques à la WWE, Louis-Michel conseille la Main Event Wrestling au Studio TD.

«Sinon, si tu veux des supers scénarios qui se suivent chaque mois, tu dois aller à Battlewar aux Fougounes électriques, indique Simon. Plusieurs disent que le booking de Battlewar, c'est le meilleur à Montréal.»

Le vétéran de lutte Chase Ironside considère pour sa part qu'il y en a trop. «Si on veut que la lutte monte au Québec, ce n'est pas en ayant neuf fédérations à Montréal et 40 dans tout le Québec, que ça va changer quelque chose, estime-t-il. Il n'y en a pas une qui fait de l'argent là-dedans. Sur les neufs, y en a peut-être une qui fait de l'argent et qui est présentable pour FITE TV.»

Pour Maxime Champagne, ce problème d'argent vient de l'absence de subventions au Québec.

La lutte est une forme d'art, de divertissement. C'est un spectacle qui est donné à un public. Qui remplit des salles chaque semaine. La lutte est invisibilisée. C'est un immense problème. Il faudrait que les instances institutionnelles, artistiques, gouvernementales réalisent que c'est un vrai produit culturel.

- Maxime Champagne



James Saint (à gauche) compte bien reprendre le flambeau de la ICW que lui tend Ludger Proulx (à droite).

Crédit : Jason Paré

Les noms à surveiller

Que ce soit sur la scène locale ou américaine, qui sont les lutteurs québécois à surveiller actuellement? Si tout le monde s'entend pour dire qu'à la WWE, Kevin Owens et Sami Zayn sont les grosses stars qui attirent les foules lorsqu'elles viennent au Centre Bell, Simon Lacroix tient de son côté à nommer PCO (Pierre Carl Ouellet) qui a déjà lutté dans la WWF, mais également l'ICW.

«Il lutte comme un gars de 25 ans et il en a 55, raconte-t-il. Il a pris sa retraite en 2012 et il est revenu quand il a vu qu'il y avait un boom avec la lutte indépendante aux États-Unis. À la Ring of Honor en 2019, il y a gagné la ceinture. C'est quand même un exploit d'avoir son premier titre de championnat en singulier d'une grosse fédération à son âge. Récemment, il n'y a pas beaucoup de Québécois qui ont été champions d'une grosse fédération à part Kevin Owens.»

«C'est le plus beau retour que j'ai vu dans ma carrière», ajoute Ludger Proulx.

Un comeback que Maxime Champagne qualifie de majeur. «La meilleure période de sa carrière, c'est en ce moment», déclare-t-il.

L'autre nom à retenir: Mike Bailey qui, comme PCO, lutte actuellement au sein de l'Impact Wrestling qui est la troisième plus grosse fédération aux États-Unis, après la AEW et la WWE.

Pendant cinq ans, Mike Bailey s'est fait interdire de séjour aux États-Unis après s'être fait prendre à travailler sans permis, ce qui a retardé son développement là-bas, raconte Louis-Michel. «Il a tout cassé depuis son retour aux États-Unis. Tout le monde veut Mike Bailey.» ■



L'ITINÉRAIRE



Régions

FREDERICTON, NOUVEAU-BRUNSWICK



«Des Marcel Lebrun, il en faudrait dans toutes les villes», déclare AI, le maire autoproclamé de la communauté 12 Neighbours en nous faisant visiter l'agglomération de mini-maisons destinées aux personnes en situation d'itinérance. Le principal intéressé, qui nous accompagne, reçoit le commentaire avec humilité. Un trait de caractère qui contraste avec ce projet domiciliaire unique et ambitieux.

- **Josée Panet-Raymond** • rédactrice en chef





Des mini-maisons qui font une méga différence

On vous avait parlé de la 12 Neighbours Community en février 2022¹, alors que la construction des éventuelles 99 mini-maisons qui compléteront le projet en était à ses débuts. Au cours des premiers jours de septembre, *L'itinéraire* s'est rendu sur place pour constater l'évolution de cette initiative lancée par l'instigateur du projet, l'entrepreneur social Marcel Lebrun. Lors de notre passage, quelque 70 mini-maisons avaient été complétées, et presque toutes étaient habitées soit par des individus ou des couples sur un terrain de 24 hectares. Le tout est situé à un jet de pierre de centres commerciaux et du transport en commun.

Le projet vient réduire substantiellement le nombre de personnes sans domicile fixe de la capitale du Nouveau-Brunswick, qui, selon le dernier dénombrement réalisé plus tôt cette année, s'est chiffré à 200. On en compte par ailleurs 500 à Moncton à près de 180 km de distance. C'est un comité de la Ville de Fredericton qui réfère les futurs résidents, qui proviennent de la ville, mais aussi des régions avoisinantes.

Parmi ceux-ci, Al, 59 ans, et sa fiancée Shandra ont été les premiers à s'installer dans la communauté. « On a été cinq ans à vivre dans la rue, ou plutôt dans les bois. C'était dur. On était toujours mouillés, nos sacs de couchage, nos vêtements. Rien n'avait le temps de sécher et on mangeait presque toujours froid », dit celui qui se réjouit d'enfin vivre bien au chaud dans une coquette demeure avec sa compagne qu'il compte épouser sous peu. On va se marier au centre, dès que la construction sera terminée », affirme-t-il.

Le centre en question, c'est un très grand bâtiment, encore en construction au moment de notre visite. Marcel Lebrun, en offrant un tour guidé du Centre d'entrepreneuriat social en devenir, pointe vers l'éventuel café qui occupera le devant de l'immeuble, l'atelier de sérigraphie où seront imprimés des t-shirts, la cuisine où seront cuisinés les produits du terroir, destinés à la vente au public. Il indique aussi que le deuxième étage abritera les salles de formation.

Car c'est là la mission de la 12 Neighbours Community : la stabilisation des résidents en leur offrant d'abord un logement puis de l'aide pour leur développement personnel et leur employabilité, qui se réalise notamment par la formation et les plateaux de travail sous un même toit.



PHOTOS JOSÉE PANET-RAYMOND

Marcel Lebrun, à gauche, le créateur de 12 Neighbours, et Al, le « maire » de la communauté.

¹ Pour lire le premier article de *L'itinéraire* sur la 12 Neighbours Community :





J'ai deux clés maintenant !

Depuis plus d'un an maintenant, le projet ne cesse de se développer. Les terrains se verdissent tranquillement et les chemins de gravier seront bientôt pavés. Près de l'entrée, une boîte de casiers postaux joue un rôle pratique, mais aussi valorisant pour les résidents. « *En plus de la clé de ma maison, j'ai maintenant une clé pour ma boîte aux lettres. Je me sens important !* », laisse entendre AL, le doyen de la communauté.

Au gré de notre promenade, Marcel Lebrun décrit fièrement les diverses spécificités du projet. « *Les maisonnettes sont construites dans un entrepôt à trois kilomètres d'ici, puis sont transportées par une remorque et déposées sur des fondations de béton. L'opération d'installation prend 30 minutes en tout.* » La construction compte une équipe de 22 personnes, qui bâtissent à un rythme de quatre maisons par semaine. « *Nous construisons above code, au-dessus des normes de l'industrie* », informe-t-il.

Si tout ce projet est possible, c'est grâce à la Lebrun Family Foundation, mise sur pied dans la foulée de la vente de l'entreprise techno, pour plus de 325 millions \$, de Marcel Lebrun et de ses deux partenaires, en 2011.

En 2015, le fondateur, alors âgé de 45 ans, avait décidé de prendre sa retraite et se demandait ce qu'il allait faire le restant de ses jours.

S'étant toujours intéressé au problème complexe de la pauvreté extrême, il a fait des recherches poussées sur le sujet en Afrique et aux États-Unis. Mais il affirme avoir été particulièrement inspiré par un séjour à San Francisco, où il côtoyait beaucoup de sans-abri dans la rue. « *Je me suis mis à leur distribuer des sandwichs tous les jours, mais un intervenant m'a dit que ça ne servait à rien, qu'il fallait trouver des solutions durables pour sortir les gens de la rue. Ça été mon moment d'épiphanie.* »

De fil en aiguille, l'entrepreneur, animé par ses valeurs familiales et sa foi, décide de poser les premiers jalons de son projet. Épaulé par son équipe socialement engagée, il a su cogner aux bonnes portes pour obtenir le soutien de nombreux donateurs, entreprises et organisations ainsi que du financement des divers paliers gouvernementaux. « *Par exemple, la Ville de Fredericton nous octroie 40 000 \$ par maison via son Fonds de développement social.* »



Le centre d'entrepreneuriat social en construction.





Coquettes et écoénergétiques

Il est difficile de ne pas être impressionné par la qualité des coquettes mini-maisons colorées et accueillantes.

Tout a été pensé pour maximiser l'espace dans les maisonnettes, tout en minimisant les coûts énergétiques. Les systèmes d'aération et de chauffage sont dissimulés dans les murs et chaque toit est doté de panneaux solaires, ce qui réduit de beaucoup la facture d'électricité.

Chacune est configurée avec soin et il n'y a aucune perte d'espace. On y trouve un coin chambre à coucher, une salle de bain avec douche, une cuisinette munie d'une frigo, d'un rond à cuisson à induction et d'un micro-ondes. Les étagères sont équipées de vaisselle et d'ustensiles de base, alors que les armoires sont garnies de victuailles offertes gratuitement aux nouveaux locataires. Une fois bien installés, ceux-ci devront s'approvisionner par leurs propres moyens. Par ailleurs, le loyer est fixé en fonction du revenu des locataires, au bas mot à 190 \$ par mois.

Douleurs de croissance

Par ailleurs, une équipe d'intervenants psychosociaux et en toxicomanie, complète l'équipe d'employés. Ceux-ci accompagnent les résidents dans leurs démarches vers l'abstinence et la stabilisation de leur situation.

Par contre, et il fallait s'y attendre, la communauté a récemment connu quelques douleurs de croissance. Des personnes indésirables s'infiltraient parmi les résidents et squattaient les lieux à toute heure. Finalement, on a expulsé les gens problématiques et installé une guérite à l'entrée du terrain qui demeure fermée la nuit, ce qui a créé un sentiment de sécurité dans la communauté.

Si 12 Neighbours ne fait pas l'unanimité et connaît quelques détracteurs à Fredericton, le projet a le mérite d'offrir une solution concrète et bien pensée à un problème qui nécessite des actions dans l'immédiat.

« Je suis fier de ce que nous avons accompli ici. C'est un succès pour toute la communauté. », résume humblement l'entrepreneur social. Le maire de 12 Neighbours a peut-être bien raison : il faudrait des Marcel Lebrun dans chaque ville. ■

JOSÉE PANET-RAYMOND



Je suis fier de ce que nous avons accompli ici. C'est un succès pour toute la communauté.

- Marcel Lebrun

Visitez le site de 12 Neighbours (en anglais): www.12neighbours.com



Par Yvon Massicotte
Camelot métro Université-
de-Montréal et ch. Côte-des-
Neiges entre Queen-Mary et
Jean-Brillant

Tumeur ou tu meurs pas

L'accident est survenu au moment où je descendais d'un autobus articulé. Une auto mal garée empêchait l'autobus de se coller sur le bord du trottoir. Étant à l'arrière je suis descendu sans trop regarder, il était tard et il faisait noir. En mettant le pied par terre sur une brique ou une pierre, j'ai eu mal à la cheville et je suis tombé sur le dos sur le bord du trottoir. J'ai continué mon chemin, mais la blessure a dû s'aggraver car le lendemain matin je n'étais plus capable de me tourner d'un côté ou de l'autre. Ça me faisait trop mal. Mais j'avais promis à un ami camelot de l'aider à déménager. On ne pouvait pas repousser le déménagement à plus tard. On transportait des bacs en plastique à deux. Il n'y avait pas d'objets très lourds comme un poêle ou un frigo. Mais partir d'un quatrième étage pour emménager dans un autre quatrième étage, fallait le faire! On s'est tapé neuf heures de travail, car l'ami en avait des bébelles! Heureusement, on était trois. Après le déménagement, la douleur s'est un peu atténuée.

Deux semaines plus tard, je regardais mes courriels en sirotant mon café, lorsque j'ai éternué. Ce fut le coup fatal! J'ai ressenti une douleur atroce qui a duré une minute, qui m'a paru une éternité. Quand je ne faisais pas de mouvements de torsion, je pouvais marcher. J'ai décidé d'aller vendre mes journaux quand même, car je n'avais pas besoin de forcer pour ça.

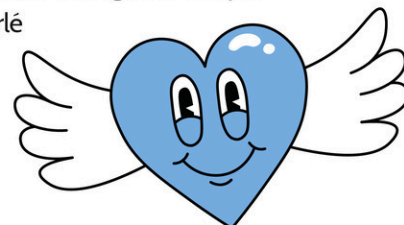
Le soir venu je ne pouvais même pas m'étendre à l'heure du coucher. Il était 22h. J'ai décidé d'aller à l'hôpital pour vérifier si ma blessure s'était aggravée. Croyant que c'était une côte fêlée, je n'avais pas consulté avant, car il n'y a rien à faire dans ce cas-là. À 3h du matin, ils m'ont passé aux rayons X. Ils m'ont dit que je n'avais pas de côtes cassées, mais plutôt une très grosse contusion. Comme la douleur était intense, ils ont décidé de me passer un CT scan. C'est là qu'ils ont décelé une bosse sur mon poumon droit.

On m'a donné un rendez-vous au site Glen du CUSM qui est un hôpital universitaire. On m'a passé alors un nouveau test appelé PET-scan, qui est beaucoup plus précis. Ils ont vu une tumeur d'un centimètre et demi. Nul besoin de vous dire que ça me crée une anxiété assez intense, depuis trois mois.

À mon rendez-vous avec mon médecin traitant, il m'a prescrit des prises de sang et un test de fonction pulmonaire avec un traitement pour mes poumons, pour me préparer à la biopsie.

Cet accident m'a permis de découvrir cette tumeur et de la soigner à temps.

Et je n'ai pas gardé cette histoire pour moi. J'en ai parlé à tous mes clients qui ont tous eu de bons mots d'encouragement. Ce qui a réduit mon anxiété de moitié. Un gros merci à tous ces petits anges-là. ■



LA LUTTE et VOUS

Dans la tête
des camelots

C'est en page 16 que *L'itinéraire* vous propose de découvrir ou de reconnecter avec une passion populaire, la lutte. Un sport qui rassemble petits et grands, riches et pauvres et dont l'histoire est bien enracinée au Québec depuis longtemps. Les camelots nous partagent leur opinion à propos de ce sport-spectacle.



Spectaculaire, mais violent

Je ne suis pas vraiment intéressé par la violence dans le divertissement public. Je dois tout de même m'incliner devant la mise en scène et les costumes qui entourent ce sport renommé. N'ayant jamais vu un combat en direct, je reste aussi curieux.

SÉBASTIEN SIROIS

CAMELOT MÉTRO JEAN-TALON ET SQDC MONTRÉAL-NORD

Équilibre des forces

Quand j'étais petit, j'aimais ça la lutte. Mais en grandissant, je me suis tourné vers des sports, comme le volley. J'aime regarder, mais je ne suis pas les championnats. La lutte, c'est quand même tout un équilibre des forces, c'est de la compétition, et malgré que les lutteurs se battent, ils ne haïssent jamais leurs adversaires, pas comme Mohamed Ali, en boxe, qui provoquait beaucoup.

SAMIR HALAIMIA

CAMELOT JEAN COUTU MONT-ROYAL/LANAUDIÈRE

Assez de violence partout

La lutte? Je trouve ça abominable de se battre pour obtenir des titres de champions. C'est de la violence, de la fausse violence en plus, et on fête ça. C'est ridicule, je trouve, de gagner des fortunes avec ça. Je n'ai jamais vu de spectacles en direct, mais à la télé, oui. Et il me semble qu'il y a déjà assez de violence partout.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT SAQ MONT-ROYAL/MENTANA

Une mère passionnée

Oui, j'ai déjà vu un spectacle de lutte. Ma mère allait à la lutte, au Centre Paul-Sauvé. Elle m'amenait avec elle. Elle était passionnée, moi, j'étais enfant. Elle arrangeait ma petite robe en me consolant parce qu'elle me voyait pleurer en voyant les lutteurs se battre. Moi je n'aimais pas ça aller là. Je ne suis toujours pas fan de ce sport.

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

La lutte à 10 ans

Je n'ai aucune idée de pourquoi on regardait la lutte à la télé, mais ma meilleure amie écoutait ça quand on avait 10 ans. C'était dans les années 70. Il y avait des combats de lutteurs « nains » et de « géants ». Les plus célèbres étaient Jean Ferré (André the Giant) et Édouard Carpentier. Ça défoulait le monde cette émission. C'était drôle! Un vrai show. On trippait et on hurlait de rire.

CÉLINE MARCHAND
CAMELOT ÉPICERIE POIVRE ET SEL, PROMENADE MASSON

Anciens batailleurs

J'ai déjà vu un spectacle de lutte à l'église, dans Hochelaga. C'est particulier! C'est l'un! C'est tout un show. Je pense que les lutteurs ont, pour certains, un passé de batailleur et qu'ils ont décidé de se prendre en main. Moi, je n'aurais jamais fait ça, mais je n'ai jamais été batailleur, non plus.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE

Ceux qui s'tapochent!

Je trouve ça l'un et fascinant deux personnes qui se tapochent entre eux (rires). C'est un show qui est fait pour attirer du monde. Les lutteurs, j'aime leurs habits. C'est spécial comme sport, mais je pense que ça reste un métier comme un autre. Je n'irais pas en voir un en vrai, l'imaginer, ça me suffit!

SUZANNE LEBLANC
CAMELOT SAQ PAPINEAU / CRÉMAZIE



cents, ça vaut la peine.

Le 1^{er} novembre,
les contenants consignés
passent à 10 cents.*

* À l'exclusion de certaines bouteilles de verre déjà consignées de 500 ml et plus, qui seront consignées à 25 cents.

 **consignation**



Mes expériences de bénévolat

Cet été, j'étais bénévole au Festival Juste pour rire. Je l'avais déjà fait en 2019 pendant mes vacances. Quand je me suis inscrite cette année, ils m'ont bien vite contactée. J'étais à la place des Festivals avec la responsable des bénévoles, Naomi. Elle avait une feuille avec les noms des bénévoles. Je prenais les présences en faisant une croix devant leur nom. On parlait ensemble. Je lui ai montré un numéro de *L'itinéraire*. Elle voulait savoir ce que c'était. Elle l'avait déjà acheté et elle va continuer. J'ai aimé voir du monde. Beaucoup de monde. Ça change du train-train quotidien.

Au début, j'étais au kiosque de la famille. Je m'occupais des enfants pour qu'ils fassent des dessins pour leurs parents. On avait une grande salle pour les bénévoles, quand on prenait des pauses.

J'ai vu un spectacle de Rachid Badouri, il était comique. Je distribuais des dépliants à l'entrée du spectacle.

C'est une expérience que j'aimerais refaire l'année prochaine. Ça m'a permis de sortir de chez moi et de rencontrer du monde, comme au café de *L'itinéraire*. Je vous souhaite un bon automne.



DIANE CURADEAU
CAMELOT MÉTRO CHARLEVOIX
ET REPRÉSENTANTE DES CAMELOTS

Un doigt sur un bouton

Tu es là, pour éclairer nos nuits sans lune.

Tu es là pour nous réchauffer sans gaz.

Ta présence essentielle habite nos demeures et nos rues.

Nous t'apprécions puisque tu nourris nos appareils.

Grâce à ta vitesse d'un geste, on découvre ta force, ta splendeur dans nos vies.

Nous sommes chanceux de t'avoir.

De fil en fil, tu te promènes jusqu'à chez nous pour répondre à nos ordres.

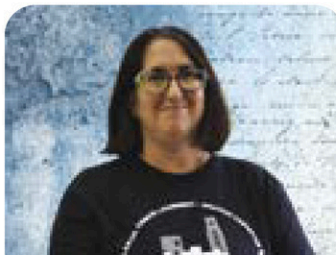
Quelle invention de génie d'imiter les castors pour créer l'énergie.

Toi, belle électricité au cœur de notre hydro.

Tu permets de lire le petit poème jusqu'à ton conte, compte!

Il était une fois une idée géniale qui nous permet d'avoir une énergie plus propre.

La poésie de l'hydro!



AGATHE MELANÇON
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

Le cash

Payez-vous en argent comptant ou avec le plastique (crédit, débit)? Personnellement j'aime mieux payer cash pour toutes sortes de raisons. La plus importante étant celle que j'ai le sentiment de contrôler mes dépenses, tout simplement parce que je peux savoir tout de suite si j'ai les moyens ou pas de consommer sans toujours aller vérifier mon compte de banque. Ainsi je vois mon argent partir, tandis qu'avec le plastique on ne voit pas toujours ce qui se passe vraiment.

Ça peut être gênant de se voir refuser un achat parce qu'il n'y a pas assez de fonds dans notre compte. «Oups!». Le pire c'est le crédit et ses «Etaux» d'intérêts exorbitants. Mais là n'est pas la question. Étant donné que le plastique prend de plus en plus de place, je me demande si ce n'est pas fait exprès pour qu'on dépense encore davantage? N'oublions pas que nous vivons à une époque où le *achète-jette-rachète* règne en maître car il faut bien que les compagnies nous vendent leurs gogosses éphémères.

Autre question. Est-ce que le plastique est plus sécuritaire que l'argent comptant? Pas sûr. Aujourd'hui presque tout se passe en ligne, là où se trouve le paradis des arnaqueurs en tout genre.

Déjà que les prix ont explosé depuis quelques mois, alors pourquoi ne pas prendre soin de notre argent? C'est mon opinion. Et vous, qu'en pensez-vous?



CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PJC 28^e AVENUE / BEAUBIEN



El Diablo : une histoire authentique

— Karine Bénézet • journaliste, cheffe de pupitre

Magané, c'est l'histoire d'un gars qui se rend au dépanneur du coin pour aller chercher de la sauce à spag' pour ses affamées de filles, et qui, sur la route du retour, s'en mange tout une... gratuitement... par un nobody sorti de nulle part. Enfin, c'est ce que suggère le résumé de cette BD de l'auteur El Diablo: «Quand il a quitté la France, on lui disait que dans les rues de Montréal, il avait plus de chances de croiser un orignal que d'être victime d'une agression.»

Et pourtant...





« EL DIABLO, C'EST PAS UN
DIABLE MALVEILLANT,
C'EST CELUI QUI M'INCITE
À CRÉER, C'EST MON
VERSANT ARTISTIQUE. »

C'est vrai que Boris Dolivet, alias El Diablo, un nom qu'il a adopté dans les premières années hip-hop en France alors qu'il s'adonnait au graff', en a connu des rues où tu croises toutes sortes de loubards, à toute heure du jour et de la nuit. Alors des agressions, il aurait pu en subir! «*Il m'est arrivé des bricoles en France, mais rien de grave, et en particulier pas dans le 93*», la banlieue dite la plus dangereuse de l'Hexagone.



PAS D'ORIGINAL À MONTRÉAL

Pour beaucoup de banlieusards [comprendre ici les habitants des banlieues parisiennes, surtout de l'est], les rues de Montréal paraissent ultra-sécuritaires. Et sans renier ses racines – «*Y'a une vraie énergie dans le 93, c'est le 21^e arrondissement de Paris, et j'ai adoré*» – El Diablo a l'esprit plus tranquille d'imaginer ses filles à 3h du mat' dans les rues de la métropole québécoise que dans la cité parisienne. Un paradis pour les femmes donc, Montréal, qui peuvent enfin baisser leur garde. Et pour les hommes aussi, qui ne risquent plus de se faire tabasser pour avoir regardé dans les yeux un autre lascar... deux secondes de trop.

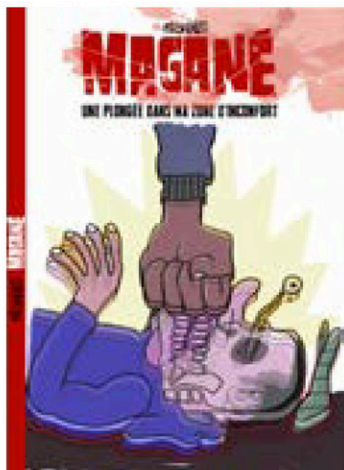
Enfin... a priori

LE CANADA
M'ATTIRAIT DEPUIS
UN BAIL, MAIS
AVOIR DES
GAMINES EN
BAS ÂGE M'A
DAVANTAGE
ENCORE
MOTIVÉ!

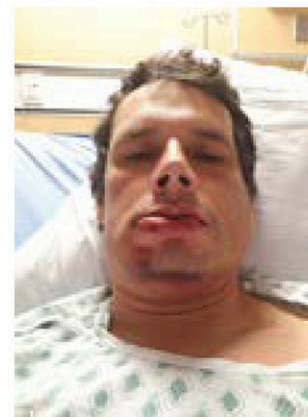


«*MA POUBELLE ! MAIS T'ES UN OUF TOI, OU QUOI ?*

CRACK ! CROCK ! COGNE ! BING ! PAF ! CRUNCH !»

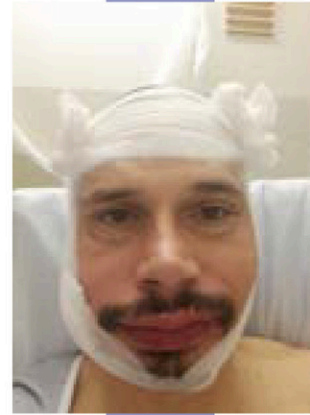


Le 30 novembre 2018, El Diablo marche en direction du dépanneur et répond à un gars désorganisé qu'il croise sur son chemin. Et paf! C'est l'agression. Il finit défiguré; comme quelques autres personnes après lui, d'ailleurs. Le gars a fait les manchettes, il a même été arrêté puis relâché, se rappelle l'auteur qui a porté plainte malgré une longue hésitation. «*On m'a dit: "porte plainte, et possiblement, ils vont l'attraper et il va peut-être être suivi en psychiatrie."* Et là on m'a ajouté: "*si ça avait été ta fille?*"»





« À CETTE ÉPOQUE, JE TRAVILLAIS POUR MAZETTE, UNE REVUE FRANÇAISE EN LIGNE QUI M'AVAIT DEMANDÉ UNE BD MENSUELLE. JE VENAIS DE FINIR POUR EUX UN CARNET D'IMMIGRATION, WESH CARIBOU, OÙ JE RACONTAIS LES GRANDES LIGNES DU CHOC CULTUREL QUE PEUT VIVRE UN FRANÇAIS QUAND IL ARRIVE EN AMÉRIQUE DU NORD AVEC TOUS LES TRUCS QU'IL NE COMPREND PAS : POURQUOI LE DENTISTE ÇA COÛTE UN BRAS ? POURQUOI LES GENS SONT SI AIMABLES ? POURQUOI ON TE DEMANDE COMMENT TU VAS DANS LES COMMERCES ? »



Malgré cet épisode, à aucun moment, ni en entrevue ni dans son livre, El Diablo ne descend la réputation sécuritaire de la grande métropole. Et même: PAS DU TOUT! «J'ai revu la perspective de l'apparente sécurité de Montréal, alors que tu peux laisser ton téléphone portable en terrasse le temps d'aller pisser. Mais je considère toujours comme vrai que Montréal est une ville super sécuritaire», affirme celui qui relativise à coup de statistiques et de souvenirs de son ancien environnement de vie.

De toute façon, on comprend vite à la lecture de son témoignage que son traumatisme n'est pas lié à l'exceptionnelle violence subie.



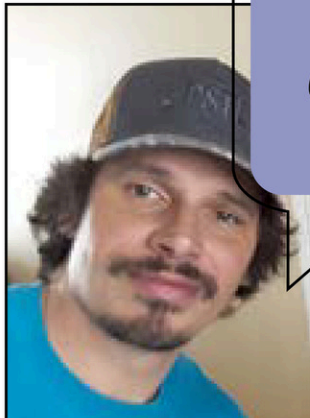
DE MAL EN PIS EN MAL EN MIEUX

«Autant l'agression en soi, ça m'avait pas traumatisé tant que ça... autant le post-op' ça été un putain de choc, sa mère.» La descente aux enfers de l'artiste après une opération d'une triple fracture de la mâchoire se passe d'explications. Par contre, vider son sac à la sauce El Diablo a sûrement été thérapeutique... «Sans avoir été psychologiquement démolé, c'est très introspectif. Et je ne voulais pas écrire un récit misérabiliste. Je voulais le tourner en dérision.»

Magané, c'est une plongée dans le quotidien d'El Diablo; ornée de coups de crayon, enjolivée parfois pour rendre le récit plus accrocheur. Mais surtout, cette BD est une série d'anecdotes sans faux-semblants, toutes plus drôles les unes que les autres qui montrent «la trivialité quotidienne comme l'épisode du bassin de lit pour uriner», illustre-t-il. Un gadget important pour lui qui fait carrément l'objet d'un chapitre.

Avant de se lancer dans le projet, il aura fallu 10 mois de digestion et une bonne dose d'humour. Ça se comprend après avoir vécu quatre mois la bouche cousue et être passé au travers d'une infection qui aurait pu l'obliger à se faire greffer un morceau de tibia dans la bouche. «Le quotidien n'était pas facile. Tu te rends compte de la fragilité de la vie. Puis, je me suis aperçu que j'aurais vraiment pu mourir de ce micro-événement», dit-il, avec sérieux.

APRÈS SA GUÉRISON, EL DIABLO PUBLIERA SUR MAZETTE, CHAQUE MOIS, UN CHAPITRE DE CETTE AVENTURE, ET CE, PENDANT UN AN ET DEMI. LE LIVRE EST PRINCIPALEMENT UNE COLLECTION DE CES CHAPITRES, AVEC BON NOMBRE D'ANECDOTES AJOUTÉES QUI LUI SONT REVENUES EN TÊTE AU FIL DES MOIS. IL ÉTAIT ALORS TOUT NATUREL D'EN FAIRE UN LIVRE.



« LE QUOTIDIEN N'ÉTAIT PAS FACILE.
TU TE RENDS COMPTE DE LA FRAGILITÉ DE
LA VIE. PUIS, JE ME SUIS APERÇU
QUE J'AURAIS VRAIMENT PU MOURIR
DE CE MICROÉVÉNEMENT. »

TOURNER EN DÉRISION

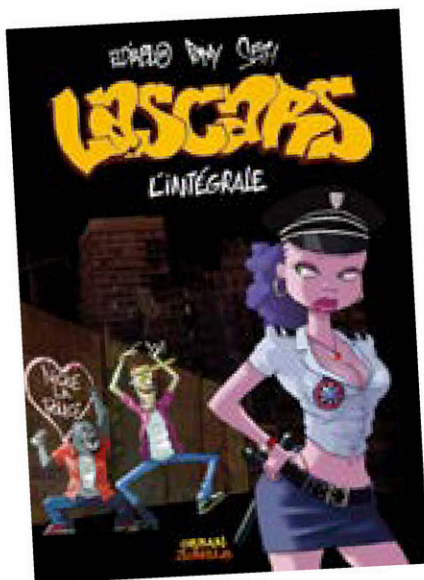
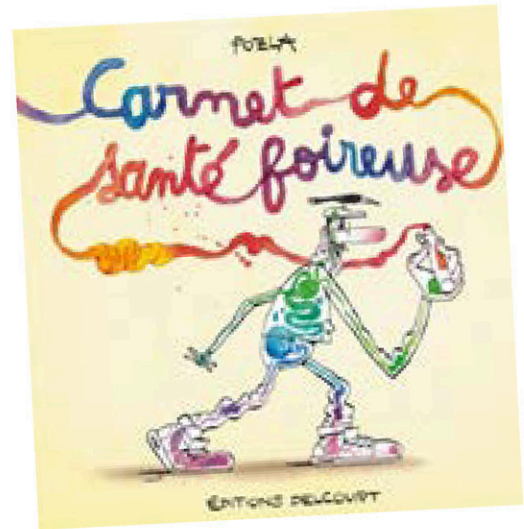
Il n'y a pas que l'humour aux premières loges de *Magané*. Un autre personnage, important dans la vraie vie comme en caricature, y est souvent représenté: Guylaine.

Guylaine, c'est la femme de Boris. C'est aussi un socle d'amour inébranlable dans cette mésaventure.

Et elle aussi a découvert, à la lecture des planches de BD, «des états d'esprit et des idées noires» qu'El Diablo n'exprimait alors pas. Un peu comme son ami Pozla, dessinateur, illustrateur, graffeur et réalisateur français, connu notamment pour ses participations aux films *Persepolis*, ou encore le *Chat du Rabbini*. Pozla a été opéré pour la maladie de Crohn. «Son postopératoire a lui aussi été très très compliqué, raconte Boris. Et à l'époque, j'ai appris des choses qu'il ne me disait pas alors qu'on se voyait tous les jours. Ça m'a fait chialer.» Pozla a pour sa part réglé ses comptes avec sa santé à travers *Carnet de santé foireuse* où il décrit la galère des crohneurs, dont la sienne.

Tous les deux ont ce sens de l'autodérision qui rend digeste le pire des scénarios.

Quant à El Diablo, il tient son sens de l'humour de ses lectures d'enfance: les revues de son père comme *L'Écho des Savanes*, *Métal hurlant*... «J'ai beaucoup de références, dit-il. Mais depuis que j'ai l'âge de tenir un livre, je lis des BD. Très tôt je lisais déjà du Vuillemin, du Reiser, je me suis tout de suite plongé dans le bain de la BD satirique. Puis j'ai dessiné tôt, en commençant par reproduire mes modèles. Je faisais donc plus du Reiser que du T'choupi (rires). Ça m'a influencé dès le début, disons.»



PETITS CONS DE PEINTRES (PCP)

Les Petits Cons de Peintres (PCP), c'est le groupe de graffeurs dans lequel évoluait le jeune El Diablo dans les années 90. Le groupe d'origine, aujourd'hui dissous, est sans contredit précurseur du mouvement graff' des débuts du hip-hop en France. «On a débroussaillé», dit humblement celui que l'on surnomme le papa des *Lascars*, cette mini-série qui retrace la culture de rue telle qu'elle était avant 2000. Des capsules d'une minute, qui parlaient de meuf, de keuf, de baston, de téci, de oinj... En gros de street culture.

C'est à cette minisérie qu'El Diablo doit la propulsion de sa carrière. Adaptée en BDs, *La vraie vie des vrais gars* et *Pas de vacances pour les vrais gars*, ces dernières ont fait naître le long métrage *Les Lascars*, en 2009, et bientôt *Les Lascars 2*.

Entre PCP et son film d'animation, El Diablo arpente un parcours a priori chaotique, mais finalement... «J'ai eu mon bac, je ne sais pas par quel miracle, puis j'ai passé le concours des Gobelins [prestigieuse école d'art de Paris]. C'est un cursus de trois ans, mais je me suis fait virer après un an. J'ai toujours eu tendance à prendre ce qui m'intéressait. Mais je ne travaillais pas assez fort pour eux.»

RAPPORTER DE VRAIES HISTOIRES

En poussant un peu, El Diablo aurait sûrement pu faire carrière dans le film d'animation. Comme Pierre Coffin, l'un de ses camarades de promo, à l'origine des fameux Minions, ces petites créatures jaunes adorées de la Chine au Québec. Mais pour El Diablo, l'animation, «ça s'adresse à des gens capables de travailler sur le projet d'un autre, avec le style d'un autre. Moi je suis plus auteur. Je savais que ça n'allait pas être pour moi.»

Lui aussi travaille pour le petit et grand écran, surtout en scénarisation. Mais son média de prédilection reste la BD. «Avec la BD, ce qui est cool, c'est que t'es libre» en plus de pouvoir tout faire soi-même, et de scénariser «une poursuite de voitures et de dinosaures pour le même prix que deux personnes qui discutent assises.»

Lorsqu'il dessine, Boris Dolivet se sent comme un «reporter». Sans doute que s'il devait se reconvertir, il pourrait devenir caricaturiste de presse. Il illustre, il peint et par-dessus tout, ce qu'il aime, «c'est raconter!» Et s'il croque plus qu'il ne détaille, c'est parce qu'il mobilise son talent sur le message. «Ce n'est pas que je m'en fous, parce que j'adore lire une BD super belle, mais je préfère l'efficacité du récit», explique-t-il.

Et on peut dire qu'El Diablo a le rythme des mots. Une personne qui dirait détester les bandes dessinées pourrait avaler Magané en une soirée! Même si le phrasé est un français outre-Atlantique, de la banlieue est, utilisé par un gars sous influence montréalaise, avec autant de putain que d'ostie, ce qui fait son succès, c'est l'authenticité du récit. ■



DEPUIS PRESQUE DEUX ANS, EL DIABLO
PRODUIT UNE BD MENSUELLE DANS
L'ITINÉRAIRE. UNE FORME DE BÉNÉVOLAT
POUR L'ARTISTE QUI PROFITE DE CETTE
TRIBUNE TANTÔT POUR POINTER DU DOIGT
UNE INFORMATION PASSÉE TROP VITE SOUS
LE RADAR MÉDIATIQUE, SOUVENT POUR
SOULIGNER L'ABSURDITÉ DE LA SOCIÉTÉ
LORSQU'ELLE PASSE PAR LÀ.
« AUSSI, AJOUTE-T-IL, SI MES DESSINS
PEUVENT PERMETTRE À CERTAINES
PERSONNES DE LIRE L'ITINÉRAIRE,
J'AURAI RÉUSSI QUELQUE CHOSE. »

Mieux vaut en lire! écouter



par **Karine Bénézet**

Journaliste, cheffe de pupitre

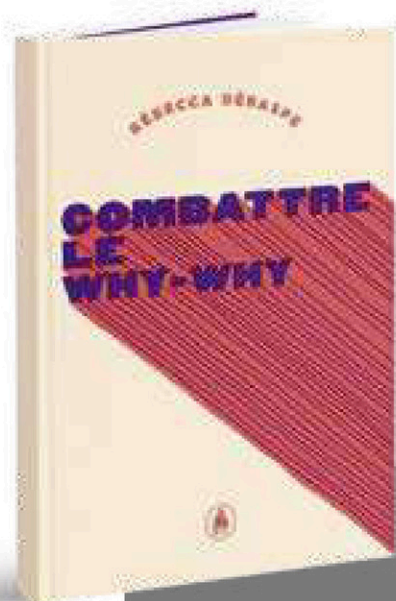
Combattre le why-why

« *Originellement écrit pour la radio dans le cadre du combat des mots de la défunte émission Plus on est de fous, plus on lit!, Combattre le why-why est ensuite devenu une pièce de théâtre, puis un livre, pour finalement revenir dans vos oreilles sous la forme d'un livre audio* ». Tout un voyage pour un livre, décrit le diffuseur Narra.

Combattre le why-why, de l'auteure et femme de théâtre Rébecca Déraspe, est tout aussi riche de contenu qu'éclaté. Une mosaïque de sujets traités avec sarcasme, engagement, colère parfois et surtout avec une honnêteté dérangeante par moment. De quoi nous transporter derrière nos faux-semblants.

L'amitié, le féminisme, le politiquement correct, l'art... Rébecca Déraspe nous présente des bouts de vie qu'elle triture et dissèque avec aisance et théâtralité.

Fermer les yeux! On pourrait la percevoir, l'auteure, habillée de noire, assise sur un tabouret de bois au centre des planches de La Licorne, sa tignasse blonde arrosée de lumière jaune, et son livre à la main, prête pour une énième lecture publique qui pousse à grandir... encore un peu.



Combattre le why-why

Écrit et lu par Rébecca Déraspe

Éditions Ta Mère, 2023, 1h 53 min



Beau Diable
Écrit et lu par Jean-François Caron
Studio Bulldog, 2023, 2h 29 min

Un homme retiré dans l'arrière-pays de Montmagny entreprend de piéger sa solitude dans les contes qu'il s'invente pour rapailler les morceaux disloqués de sa vie. Ratoureux comme tout bon conteur, il espère ainsi déjouer les épreuves qui l'ont esquiné et s'approcher de Mado, tenancière dont la peau tavelée et le grand cœur pourraient dissoudre les dernières peurs qui rôdent autour de lui. Beau Diable, chimère à sept têtes, y veillera d'une terrifiante manière.

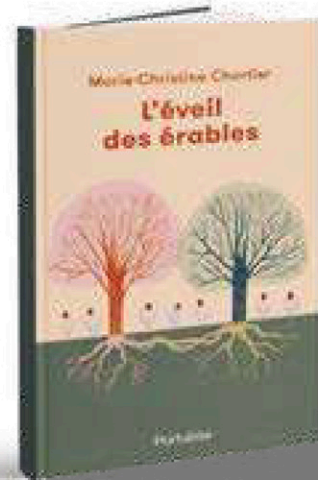
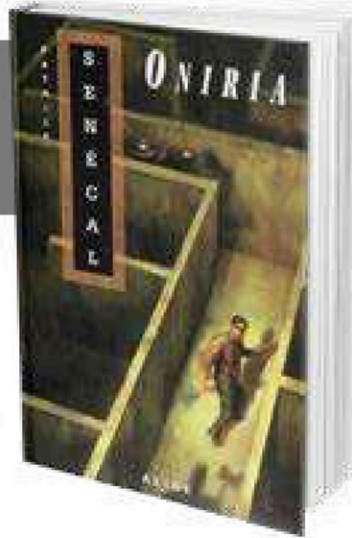
- Extrait de Narra.audio

Oniria

De Patrick Senécal, lu par Émilie Josset et Samuel Côté
ALire, 2023, 7h 21 min

Un thriller fantastique comme vous n'en avez jamais lu! Patrick Senécal nous entraîne loin, très loin, dans le gouffre de la démente. Silence, à l'exception du moteur du camion qui roule depuis maintenant une quinzaine de minutes. Dave n'est vraiment pas rassuré. Une évasion tout seul, c'est déjà risqué, mais à quatre, ça confine au suicide, surtout avec un imbécile comme Jef.

- Extrait de Narra.audio



L'éveil des érables

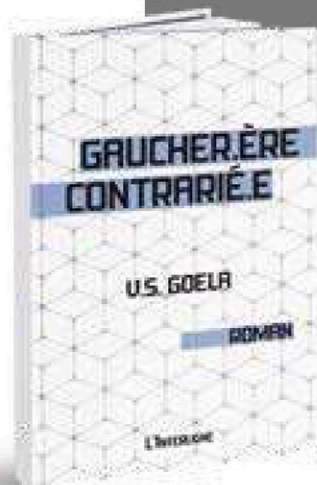
De Marie-Christine Chartier, lu par Léa Roy et Émile Schneider
Studio Bulldog, 2023

À 24 ans, Émilie termine son externat en médecine. Elle a fini avec d'excellentes notes et a été acceptée dans le programme de son choix pour sa résidence. Sauf qu'elle n'arrive pas à se réjouir de cette victoire... Il faut dire qu'elle laisse derrière elle une traînée de sacrifices et de regrets, dont sa relation avec Jake. Pour Jake, la fin de sa relation avec Émilie s'est avéré un deuil énorme. À présent, il va mieux, il travaille, il se taille une place derrière la caméra. Il s'ennuie d'Émilie, continuellement. Alors, quand il la croise par hasard, à la sortie d'un bar, toutes ses bonnes résolutions volent en éclats.

- Extrait de Narra.audio

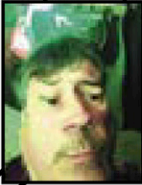
Gaucher.ère contrarié.e

De V.S. Goela, lu par Claude Tremblay
Éditions L'Interligne, 2023, 3h 16 min



Trente-trois consonnes et treize voyelles font quarante-six caractères en sanscrit. Trente trois chapitres et treize personnages composent ce roman hors norme où évoluent notamment une chef de cuisine transgenre d'origine indienne, un sommelier qui ne boit pas d'alcool, un danseur à la retraite qui anime une télé-réalité au Nunavut et une agente de bord adepte de tir. Les trajectoires paradoxales des personnages de V.S. Goela s'entrelacent comme les fils d'une tapisserie humaine bigarrée, toutes reliées par la nourriture, l'art et la fluidité des genres. *Gaucher.ère contrarié.e* est une première œuvre qui défie toutes les conventions: non linéaire, non traditionnelle et d'une liberté absolue.

- Extrait de Narra.audio



Montréalités d'ici

LUTTEURS LÉGENDAIRES DE LA MÉTROPOLE, PETITE HISTOIRE

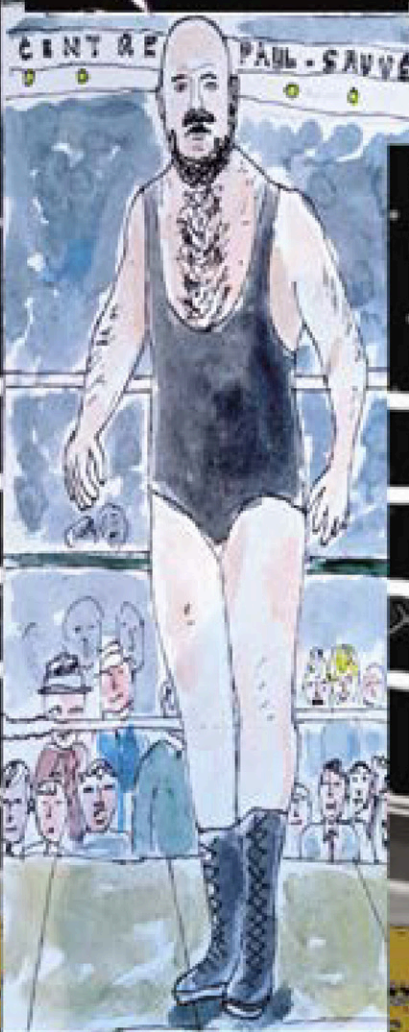
Par Namron

Camelot PJC boul. Monk / Pharmaprix Outremont
normartmusic@yahoo.ca

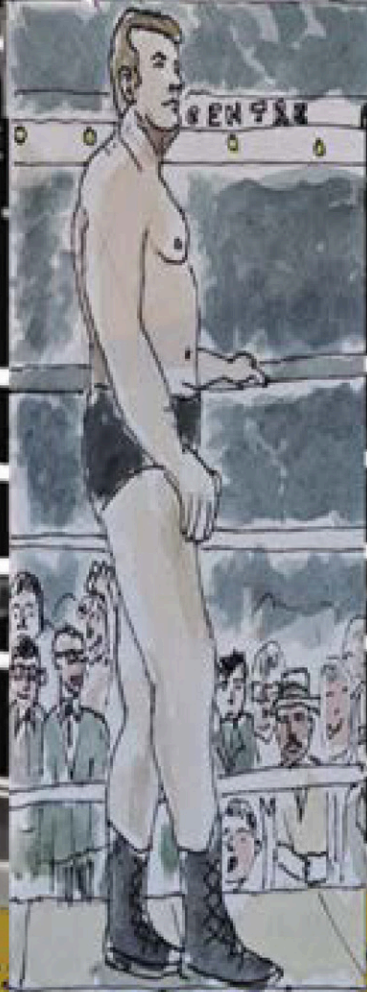
Moé, Maurice Mad Dog Vachon, j'ai souvent croisé au Centre Paul-Sauvé Johnny pis le Géant Ferré. Ces gars-là sont la crème de la crème, mais chu le meilleur, aaargh!



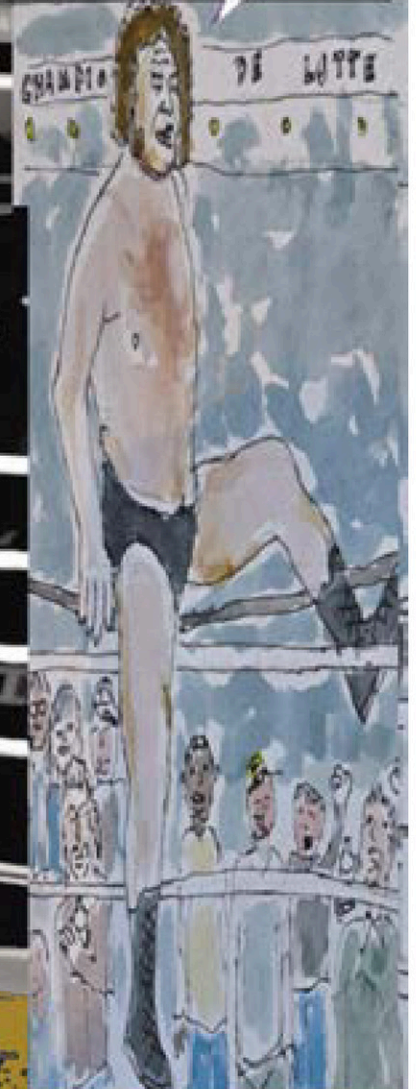
Je suis né à Montréal en 1929. Je représente mon pays aux Jeux olympiques de 1948. En Oregon, on me donne le surnom de Mad Dog. Dans les années 1960, je remporte cinq fois le championnat international de catch (lutte) poids lourd. Je prends ma retraite en 1986. Je décède en 2013.



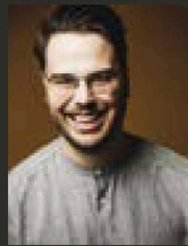
Je suis né à Montréal en 1929. Je deviens catcheur (lutteur) au début des années 1950. Au sein de la Commission athlétique de Montréal, je remporte le championnat du monde poids lourd. En même temps, je deviens propriétaire d'un club de hockey sur glace. Je décède en 1983.



Mon nom est André Roussimoff. Je nais à Coulommiers, France en 1946. Mon physique hors norme (7 pieds, 4 pouces, 540 lbs.) me vaut le surnom d'Andre the Giant ou Géant Ferré. Je suis le seul Français à avoir été champion de catch (lutte). Je décède à Paris en 1993.



C'EST ENCORE DROLE



Pier-Luc Ouellet
Humoriste

Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que l'auteur.

LE
NE
RAI
RE
**CHRONIQUE
HUMOUR**

Ce que les gars en bobette m'ont appris

J'ai toujours été un grand fan de lutte, en tout cas, depuis cet après-midi fatidique chez ma grand-mère où j'ai attrapé une reprise de la WWF (avant que la compagnie soit obligée de changer de nom parce que la *World Wildlife Fund* avait le nom avant, mais c'est une longue histoire).

Depuis que je suis tout petit, ce spectacle de pugilistes en bobettes qui règlent tous leurs conflits à grands coups de claques sur le *chest*, qu'il s'agisse d'une rivalité pour le titre de champion, ou une dispute parce que quelqu'un a volé le cercueil du père de l'autre... pendant les funérailles (je vous laisse deviner qui était le méchant dans ce conflit-là).

Et si la lutte est un théâtre de la moralité, force est d'admettre que la lutte professionnelle m'a inculqué plusieurs leçons morales pendant les années formatrices de ma vie, pour le meilleur et pour le pire (surtout pour le pire, probablement).

Question de vous éviter de devoir rattraper 25 ans d'épisodes de lutte (on ne souhaiterait ça à personne), je vous ai donc dressé une petite liste des leçons morales que m'a apprises la lutte.

Les riches sont méchants

On pourrait regarder les graphiques qui nous montrent que l'inégalité de richesse ne cesse de croître, que les riches accumulent de plus en plus de richesses tandis que le reste de la planète s'appauvrit de plus en plus pour nous convaincre de ce fait.

Mais moi, ce qui m'a convaincu que les riches c'est des pas fins, c'est la lutte. Si un lutteur se vante qu'il est riche, c'est un pas fin. On peut penser à Ted Dibiase, le Million Dollar Man (dans le temps, être millionnaire c'était plus impressionnant), qui payait les gens pour perdre contre lui parce qu'il était un lâche.

Cependant, l'exemple le plus convaincant, c'est Vince McMahon, le grand patron de la WWF/E jusqu'à récemment, qui a fait fortune à la fin des années 90 quand il est entré en rivalité avec Stone Cold Steve Austin, qui représentait tous les cols bleus américains. McMahon trichait sans arrêt, menaçant ses employés à tous les détours, tandis qu'Austin sacrait une volée à son boss et buvait de la bière.

Si les gens t'aiment, tout est pardonnable

L'un des lutteurs québécois les plus populaires de tous les temps est Kevin Owens, qui évolue en ce moment au sein de la WWE. Kevin a une manie; c'est plus fort que lui, il trahit toujours les gens. Y'en a

qui peuvent pas s'empêcher de se ronger les ongles, lui il peut pas s'empêcher de faire des *powerbombs* sur le bord du ring à ses amis.

On a tous nos petits défauts, hein.

Et pourtant, en ce moment, il est l'un des lutteurs les plus aimés au sein de l'entreprise. Quand lui et son comparse québécois Sami Zayn ont remporté les titres par équipe lors du premier soir de *Wrestlemania* cette année, le plafond du SoFi Stadium à Los Angeles a levé de 3-4 pieds dans les airs.

Pourquoi? Parce qu'il est drôle, parce qu'il a aidé son ami contre une équipe de méchants encore plus détestables, parce qu'il a dit quelques petites choses gentilles au public qui lui ont fait oublier ses années de mesquinerie.

Oui, si t'es charismatique et populaire, les gens te pardonnent plus facilement tes écarts de conduite.

J'ai pas dit que toutes les leçons de vie de la lutte étaient bonnes!

L'âge te donne toujours raison

Laissez-moi vous résumer une rivalité qui a eu lieu entre deux factions à la WCW en 2000, ce qui allait s'avérer la dernière année de vie complète de cette compagnie qui avait déjà dépassé la WWF dans les cotes d'écoute.

Cette rivalité mettait aux prises une faction de jeunes lutteurs désireux de faire leur place dans le milieu, *The New Blood*, qui était en rébellion contre le club des millionnaires, une faction formée par les lutteurs qui accaparaient le haut de la carte, utilisant leur influence dans la vraie vie comme à l'écran depuis des années pour s'assurer que personne ne puisse menacer leur position dominante.

Évidemment, les héros de cette histoire étaient les jeunes ambitieux contre les méchants millionnaires bien établis... ah non, scusez. Les gentils étaient les pauvres millionnaires riches et puissants.

Pourquoi? Parce qu'à la lutte, l'expérience a tendance à dominer sur tout le reste... ce qui s'avère souvent vrai dans la vraie vie.

On peut le voir de façon négative; que tu aies raison ou pas, tu vas toujours perdre contre les gens plus vieux au sein de ton entreprise.

Mais je choisis d'être optimiste; si tu fais preuve d'assez d'acharnement et de ténacité, un jour tu vas pouvoir avoir ta place au soleil toi aussi.

Pis sinon, y'a rien qui se règle pas par un bon coup de chaise dans le derrière de la tête. ■

détente

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette illustration ? Bonne chance !

© FREEPIK | TOUTOUS



toutes
toutes
toutes
consignées.

Dès le 1^{er} novembre, toutes les canettes de boisson seront consignées.*

* Applicable aux canettes de 100 ml à 2 l seulement.

 **consignaction**

AIDEZ L'ITINÉRAIRE À RESTER DANS LA RUE.

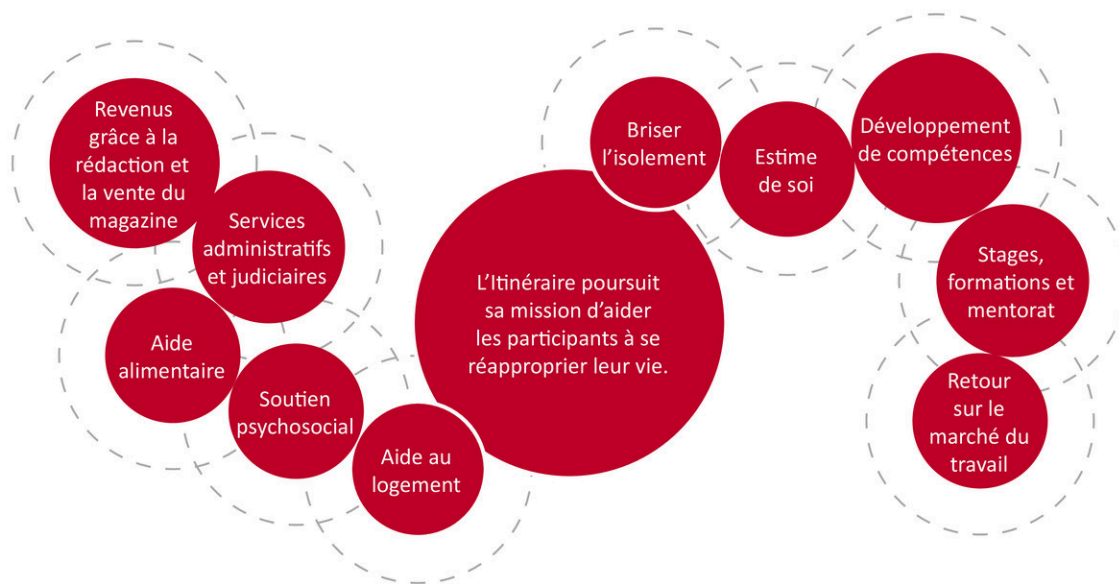
L'ITINÉRAIRE

SOUTENEZ-NOUS | FAITES UN DON

Le Groupe communautaire L'itinéraire continue d'être un acteur décisif dans la vie des camelots. Mais depuis les événements des dernières années, les ventes du magazine, les donations et le financement public ont chuté, poussant l'organisme au bord de la précarité.

Par ailleurs, les besoins d'accompagnement des personnes marginalisées, souffrant de dépendance, de problèmes de santé mentale et en situation d'itinérance ont explosé.

C'est pourquoi nous avons besoin de vous !



Je fais un don de

100 \$ 75 \$ 50 \$ autre montant : _____ \$

Identification M. Mme Autre

Mode de paiement

Chèque (au nom du Groupe communautaire L'itinéraire)

Visa Mastercard

Code de vérification de la carte (CVC) _____

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Courriel : _____

Téléphone : () _____

Numéro de la carte

Expiration (Mois, année)

Signature de la personne titulaire de la carte

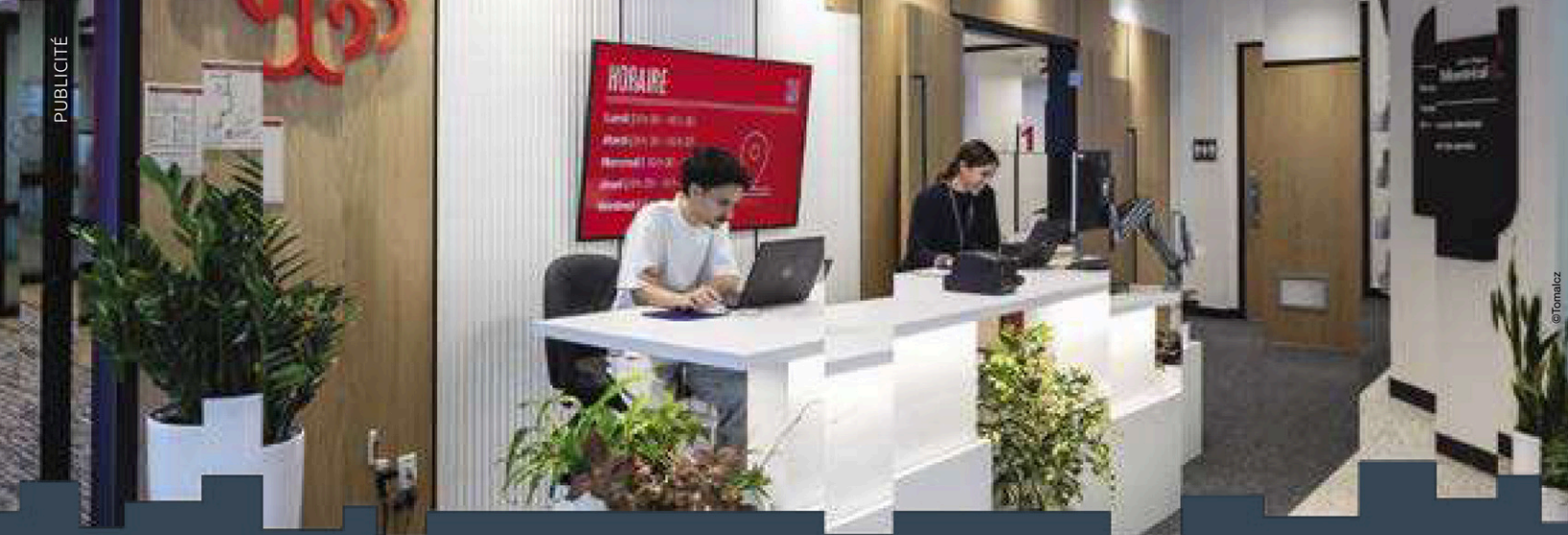
Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103 rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage Montréal (Québec) H2K 2H9

* Pour respecter la planète et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur itinaire.ca

Numéro de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001





À VOTRE SERVICE!

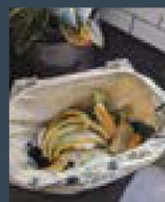
VILLE MARIE

Permis et vignettes, assermentation de documents, médailles pour animaux, carte d'accès aux services municipaux pour toutes et tous : notre équipe est là pour vous informer et vous servir.

Bureau Accès Montréal - Ville-Marie

800, boulevard De Maisonneuve Est
 ☺ Berri-UQAM

Lundi, mardi, jeudi et vendredi • 8 h 30 à 16 h 30
 Mercredi • 10 h 30 à 16 h 30



Besoin d'un bac de comptoir, d'un point de collecte pour vos piles ou d'information sur les ruelles vertes? Rendez-vous dans votre éco-quartier!

Éco-quartier Peter-McGill

1240, rue Saint-Marc
 ☺ Guy-Concordia

Lundi • 10 h à 17 h
 Mardi à jeudi • 10 h à 18 h

Éco-quartier de Sainte-Marie et de Saint-Jacques

2187, rue Larivière
 ☺ Frontenac

Lundi à mercredi • 9 h 30 à 17 h 30
 Jeudi • 11 h 30 à 19 h

800, boulevard De Maisonneuve Est
 ☺ Berri-UQAM

Lundi et jeudi • 9 h 30 à 16 h 30

B

LA BEAUTÉ DE L'AUTOMNE, LE RÉCONFORT D'UN CAFÉ.

—
Vivez l'automne dans toute sa beauté
en profitant de la chaleur réconfortante
de nos savoureux cafés.



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM